

Avery COLOBERT

CHOISIR ET UTILISER SES AMIS DANS LES PRÉFACES
DÉDICATOIRES DES *LECTIONES ANTIQUAE*
DE COELIUS RHODIGINUS

Nam ipse plane est iudicii infelicis et quod ad stilum attinet neque maturus neque multum sanus. Ostendunt hoc eius infantissimae praefationes ; nihil enim aliud ex eo degustauit¹.

Il est d'une bien affligeante intelligence et, en ce qui concerne le style, il n'est ni mûri, ni très clair. Ses très puérides préfaces le montrent assez ; je n'ai pu savourer que cela de lui.

C'est ainsi que Beatus Rhenanus dans sa correspondance avec Érasme qualifie les épîtres dédicatoires aux livres des *Lectiones Antiquae*² de Coelius Rhodiginus (nom de plume de Lodovico Maria Ricchieri, ca. 1460-1525³). Les *Lectiones antiquae*, que l'on pourrait traduire par « lectures antiques⁴ », ou encore « leçons sur l'Antiquité », sont le fruit des cours que Rhodiginus a donnés durant trente-cinq ans⁵, mais arrangés selon la forme digressive des

¹ Lettre de Beatus Rhenanus, mars 1517, in P. St. Allen, H. M. Allen, *Des. Erasmi Opus epistolarum*, Oxford, Clarendon Press, vol. 2, 1910, p. 512. Nous traduisons tout dans ce présent article. Nous restituons par ailleurs les textes latins (extraits des imprimés), en supprimant les accents (par exemple *quàm* pour *quam*), les esperluettes (œ pour *et*) et les ligatures (*haec* pour *haec*), et diverses particularités orthographiques propres à la Renaissance (*ij* pour *ii*). Nous restituons fidèlement la ponctuation en revanche, mais transformons en majuscules des minuscules après des points.

² Coelius Rhodiginus, *Lectionum antiquarum libri XVI*, Venise, Aldo Manuzio, 1516 (rééd. Bâle, Froben, 1517 ; Paris, Bade, 1517 ; puis *Lectionum antiquarum libri XXX*, Bâle, Froben, 1542. (rééd. Bâle, Froben 1550 ; Lyon, Haer. J. Juntae, 1560 ; Lyon, S. Honorat, 1560 ; réimp. Lyon, S. Honorat, 1562 ; Francfort, Leipzig, Chr. Gerlach et S. Beckenstein, 1566 ; Bâle, Froben, 1566 ; Francfort, Haer. A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1599 ; imp. Genève, Ph. Albert, 1620 ; Leipzig, Francfort, Chr. Gerlach et S. Beckenstein, 1666).

³ La date de naissance de Rhodiginus est discutée ; Cessi propose 1469 (C. Cessi, *La data della nascita di Celio Rodigino*, Rovigo, A. Minelli, 1897). Mais en ce cas, il n'aurait eu que vingt-deux ans en 1491, lorsqu'il fut élu précepteur de l'école publique de la commune de Rovigo (*ibidem*, p. 16-17), ce qui nous paraît hautement improbable, car il n'aurait même pas été en âge d'être diplômé *magister artium*, condition *sine qua non* pour devenir le *maestro* de l'école rovigoise (puisque Niccolò Leonicensi, son propre professeur à Ferrare, qui lui aussi a été diplômé de l'université de Padoue, ne fut *magister artium* qu'à l'âge de vingt-cinq ans ; voir D. Mugnai Carrara, *La Biblioteca di Niccolò Leonicensi. Tra Aristotele e Galeno : cultura e libri di un medico umanista*, Florence, Olschki, 1991, p. 15, n. 7). Son premier biographe fait naître Lodovico Ricchieri en 1450 (G. F. Tomasini, *Elogia virorum litteris et sapientia illustrium. Ad vivum expressis imaginibus excornata*, Padoue, Sardi, 1644, p. 60), et mourir à l'âge de soixante-dix ans dans les années 1520 (*ibidem*, p. 69), tout en mentionnant que sa sépulture, ainsi que les inscriptions d'une statue érigée à son effigie, précisaient cet âge à sa mort (*ibidem*, p. 70). Mais une indication de l'auteur lui-même sur son âge laisse entendre qu'il n'avait pas encore trente ans entre 1490 et 1492 (*Lectiones antiquae*, VII, 26), car il se déclare encore *adolescens*, mais non plus *praetextatus* (il faut entendre qu'il avait entre dix-sept et trente ans) au moment où Antonio Boldù était podestat de Rovigo, entré en fonction le 29 septembre 1490 (G. Durazzo, *Dei rettori veneziani in Rovigo : illustrazioni storica con documenti*, Venise, Tip. del Commercio, 1865, p. 17). Nous pensons que Rhodiginus serait né entre 1461 et 1463.

⁴ Voir « antiques leçons », comme les nomme l'encyclopédiste et philosophe Pierre Bayle : P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, P. Brunel, 5^e éd., 1740, p. 389.

⁵ À Rovigo, Bologne, Vicence, Padoue, Ferrare, Milan, et Pavie, où il a rencontré bon nombre de dédicataires cités dans le présent article ; voir M. Marangoni, *L'Armonia del sapere : i Lectionum antiquarum libri di Celio Rodigino*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, 1997, p. 5, 7, 9, et 12.

miscellanées⁶, à l'exemple des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle. Les *Lectiones* se présentent comme un texte latin suivi en prose – citant parfois directement le grec – et sont organisées en livres et chapitres sur des questions variées (philosophiques, philologiques, ou de culture antique). Nous devons concéder que l'exercice de la dédicace à l'ami⁷ revêt, chez Rhodiginus, un caractère fort académique, où les codes de l'éloge sont exploités jusqu'à l'emphase, avec force hyperboles. Cependant, quelque protocolaires et conventionnelles qu'elles puissent paraître, nous devons juger ces préfaces à leurs effets : car c'est grâce à la dédicace à Pier Antonio Silvestri⁸, dont le père avait été protecteur de Rhodiginus⁹, que Camillo Silvestri au XVIII^e siècle, descendant du dédicataire, a écrit une biographie de Rhodiginus¹⁰, pour rappeler que son ancêtre en avait été honoré. Ces préfaces, qui invitent leur dédicataire à devenir une espèce de patron¹¹ et défenseur¹² – ou même la « divinité tutélaire¹³ » – du livre qu'elles

⁶ Sur le genre de la miscellanée voir : D. de Courcelles (éd.), *Ouvrages miscellanés et théories de la connaissance à la Renaissance*, Actes des journées d'études organisées à l'École nationale des chartes (Paris, 5-6 avril 2002), Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2003, et tout particulièrement J.-M. Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 7-36.

⁷ Au sujet de la préface dédicatoire à la Renaissance, nous pouvons signaler : K. Schottenloher, *Die Widmungsvorrede im Buch des 16. Jahrhunderts*, Münster, Aschendorff, 1953 ; Ph. Desan, « Préfaces, prologues et avis au lecteur : stratégies préfacielles à la Renaissance », *What is Literature ? 1100-1600*, Actes du colloque international tenu à Madison (6-8 octobre, 1989), éd. Fr. Cornilliat, U. Langer, D. Kelly, Lexington, French Forum Publishers, 1993, p. 101-122 ; P. Farenga, « Il sistema delle dediche nella prima editoria romana del Quattrocento », *Il libro a corte*, Actes du colloque tenu à Ferrare (2-5 novembre 1989), éd. A. Quondam, Rome, Bulzoni, 1994, p. 57-87 ; R. Chartier, « Patronage et dédicace », *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 81-106 ; I. Diu, « Enjeux de pouvoir dans la république des lettres : préfaces et dédicaces d'Érasme pour ses éditions et traductions d'œuvres classiques et patristiques », *Le pouvoir des livres à la Renaissance*, Actes de la journée d'étude organisée par l'École nationale des chartes (Paris, 15 mai 1997), éd. D. de Courcelles, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 1998, p. 65-76 ; J.-Fr. Gilmont, A. Vanautgaerden, (éd.), *Offrir un livre. La dédicace à l'époque humaniste*, Actes des journées d'étude organisées au Musée de la Maison d'Érasme (Anderlecht, 15-16 décembre 1999), Turnhout, Brepols, 2003 ; I. Bossuyt, N. Gabriëls, D. Sacré, D. Verbeke (éd.), *Cui dono lepidum nouum libellum ? Dedicating Latin Works and Motets in the Sixteenth Century*, Actes du colloque international tenu à l'Academia Belgica (Rome, 18-20 août 2005), Louvain, Leuven University Press, 2008 ; M. Paoli, *La dedica. Storia di una strategia editoriale (Italia, secoli XVI-XIX)*, Lucques, M. Pacini Fazzi, 2009 ; J.-Cl. Julhe (éd.), *Pratiques latines de la dédicace. Permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, Actes du colloque international organisé à l'université de Paris-Sorbonne, (12-14 décembre 2011), Paris, Classique Garnier, 2014, et particulièrement Th. Fuhrer « La dédicace littéraire et la mise en scène de l'auteur », p. 215-240 ; J.-B. Guillaumin, « Modalités et fonctions de la dédicace dans les textes techniques et encyclopédiques latins de l'Antiquité tardive », p. 329-367 ; A. Raffarin, « Les dédicaces aux pontifes de livres sur les antiquités romaines à l'âge de l'humanisme », p. 415-429 ; Th. Penguilly, « Allégeances politiques et stratégies polémiques dans les épîtres dédicatoires d'André Alciat », p. 467-501 ; R. Mouren, « Stratégies auctoriales et éditoriales de dédicaces. Éditions latines et grecques au milieu du XVI^e siècle », p. 561-578.

⁸ Coelius Rhodiginus, *Lectiones Antiquae, Praefatio ad librum XXIV*. Par commodité, pour faire référence à une préface de l'ouvrage (nous ferons par ailleurs référence à sa version achevée de 1542), nous utiliserons désormais l'abréviation : *Lect. Ant. Praef. ad*.

⁹ Voir C. Cessi, *La cacciata di Celio Rodigino da Rovigo*, Rovigo, A. Minelli, 1897, p. 9.

¹⁰ C. Silvestri, « Vita di Lodovico Celio detto il Rodigino », *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, éd. A. Calogera, Venise, Cr. Zane, vol. 4, 1730, p. 157-213.

¹¹ C'est ce que dit Rhodiginus au philosophe et médecin Niccolò Passeri, dit *da Genua*, citoyen de Padoue : *ac etiam nobis aduersum nasutulos parare uelut patronos, haud ab re est uisum* (« [...] et même de nous préparer comme des patrons contre les petits pinailleurs, cela ne nous a point paru hors de propos. »), *Lect. Ant. Praef. ad XXIX*.

¹² *Hoc nos consilio, uir memoratissime, in hunc te locum distulimus, qui numerosa uirtutum serie dignus plane fueras qui uestibula teneres, clarissimis ingenii tui facibus, et eloquentiae lumine, ac morum (ut uere dicam) maiestate prophanum ab ingressu sciorum uulgus grauius reiecturus*. (« C'est notre dessein, ami très fameux, nous t'avons placé en cette partie, toi qui par ta suite de nombreuses vertus étais véritablement digne d'occuper les vestibules de mes livres pour, grâce aux faisceaux très radieux de ton intelligence, à la lumière de ton éloquence, et à la majesté (à dire vrai) de tes mœurs, repousser avec gravité le vulgaire profane dans l'attaque des demi-savants. »), *ibidem*, et *Te igitur praeside prodeat hic tricesimus liber* (« Puisses-tu donc présider à la publication de ce trentième livre [...] »), *Lect. Ant. Praef. ad XXX*.

¹³ *Lect. Ant.* Épître à Monseigneur Jean Grolier.

introduisent, ne seraient donc pas de purs exercices de style, comme ce peut être souvent le cas à la Renaissance, où l'on s'invente des amis puissants en préface, ou bien où l'on s'adonne à la rhétorique épideictique par démonstration stylistique ; mais elles auraient, malgré leur aspect outré, une fonction réelle de témoignage de gratitude, et serviraient (du moins, nous savons qu'elles y ont servi) à la promotion de l'ouvrage. La présente étude portera sur la façon dont Rhodiginus a sélectionné les dédicataires de ses préfaces, et nous tâcherons de dégager les enjeux à la fois politiques, éthiques et stratégiques que recèlent ces choix.

AUTEURS DES PRÉFACES

L'œuvre de Rhodiginus comporte trente-et-une préfaces dédicatoires ; une épître dédicatoire ainsi qu'une préface pour l'ensemble des *Lectiones*, puis une préface à chacun des livres suivants, sauf le premier¹⁴. Ces dédicaces présentent la particularité d'une triple auctorialité ; Rhodiginus qui avait publié les *Lectiones antiquae* en seize livres chez Alde Manuce à Venise en 1516, a rédigé dix-sept préfaces, et son neveu, Camillo Ricchieri, qui se chargea après la mort de Rhodiginus de faire imprimer l'ouvrage achevé, chez Froben à Bâles en 1542, est aussi l'auteur de treize préfaces. Gian Maria Goretto, qui assista Camillo dans l'édition de l'œuvre, en rédigea une également ; *de facto*, les dédicataires des *Lectiones* se trouvent appartenir à des générations différentes (Rhodiginus s'adressant à ses maîtres, et Camillo à des puînés, les dédicataires s'étalent même sur quatre générations).

Un mot sur les remaniements éditoriaux opérés entre la publication en seize livres et celle en trente nous semble ici opportun, afin de comprendre l'alternance d'auteur entre Lodovico et Camillo pour ces préfaces. L'édition de 1516 en seize livres comporte en tout huit cent quatre-vingt-quatorze chapitres¹⁵, et celle de 1542 en trente livres, huit cent quatre-vingt-quinze. Malgré la quasi-multiplication par deux du nombre de livres entre les deux éditions, seul un chapitre a été ajouté (le tout premier de 1542). Or, nous estimons que l'augmentation entre les deux éditions représente un équivalent d'environ deux cent cinquante pages, selon le format et le foliotage de l'édition aldine, dont le corps de texte fait huit cent quarante pages (en excluant tout le paratexte ; la table des chapitres, les index, les préfaces, les titres des chapitres...). Même si les ajouts sont conséquents, il n'y a donc pas eu un accroissement du simple au double de l'ouvrage originel, bien au contraire. L'augmentation résulte en réalité d'un étoffement des mêmes chapitres, qui gardent le même intitulé (ou bien se le voient simplement plus détailler), et plus encore, strictement – fait très singulier pour une miscellanée – le même ordre ! L'astuce (car il faut bien admettre qu'il s'agit d'un coup de force éditorial et d'une opération promotionnelle) découle de la division en deux des livres de 1516, supposément opérée par Camillo Ricchieri. Autrement dit, par un jeu de vases communicants, les chapitres des livres dédicacés en 1542 par Camillo constituaient, en 1516, un livre avec les chapitres du livre précédent de 1542 (même s'ils n'étaient pas en l'état, ni par conséquent numérotés de la même façon en 1516), dédicacé par Rhodiginus¹⁶. Ainsi les

¹⁴ Deux recensions exhaustives ont déjà été réalisées sur les dédicataires (Ph. Renouard, *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle*, Genève, Droz, vol. 2, 1969, p. 160-161, ainsi que A. Serrai, *Storia della bibliografia. I, Bibliografia e Cabala, Le enciclopedie rinascimentali*, Rome, Bulzoni, vol. 1, 1992, p. 183, n. 50), cependant, elles commettent des erreurs sur le nom et l'identité de bons nombres d'entre eux, et se contentent parfois de transposer en italien, souvent de façon hasardeuse, les noms latins contenus dans les préfaces ; nous proposons en annexe I une liste des dédicataires avec de brèves précisions biographiques.

¹⁵ Si l'on s'en réfère à la computation des chapitres de l'édition aldine, l'on parvient à un chiffre différent, car elle est fautive ; certains chapitres qui se suivent sont numérotés de la même façon, etc.

¹⁶ Notons que les remaniements opérés par Camillo s'opposent à l'éthique érasmienne de la dédicace ; Isabelle Diu a soulevé qu'Érasme, en rééditant les œuvres de Sénèque chez Froben en 1529, revendique dans une nouvelle préface dédicatoire qu'il a toujours fait montre d'une grande constance dans la dédicace de ses livres,

dédicataires de Lodovico conservent les premiers chapitres qui ouvraient leur livre en 1516, mais en perdent les derniers, quelque enrichis et remaniés qu'ils soient, au profit des nouveaux dédicataires choisis par Camillo et Goretti en 1542. Seule la préface du livre VI dédicacé par Lodovico ne se trouvait pas dans la précédente édition, et a été rédigée après. La préface du livre III quant à elle, anciennement du livre II en 1516, a été conséquemment allongée par Rhodiginus. Le texte des préfaces de Lodovico a pu être modifié pour corriger la numérotation des livres au début desquels elles ont fini par se retrouver ; on peut ainsi lire dans la dédicace du livre XXII *Liber hic, qui est futurus nostri laboris secundus et uicesimus*, qui corrige *Liber hic, qui est futurus nostri laboris duodecimus*, parce qu'elle inaugurait le livre XII en 1516. À toutes fins utiles, nous proposons en annexe II un tableau détaillant la répartition des chapitres initiaux en seize livres, et leur redistribution en trente livres ; nous y précisons les dédicataires sous l'auspice desquels se trouvaient les livres et chapitres selon les deux éditions, ainsi que les liens entre les dédicataires et le contenu des livres. Nous traiterons ici de l'ensemble des préfaces en tant qu'elles forment un corpus suffisamment uni pour y porter notre analyse, tout en soulignant les différences entre les stratégies de leurs auteurs.

LA PIETAS ET L'AMICITIA

Pour en revenir à notre sujet, les critères d'élections amicales sont, eux, clairs, car exprimés par Rhodiginus lui-même lorsqu'il s'adresse au juriconsulte Zaccaria da Rovigo, en parlant d'un ami commun :

Nam antistiti reuerendo Ioanni Maria Mattarello unum nostri, ut sic dixerim, certaminis stadium censui dicandum. Exigebant id mores eius excultissimi, doctrina singularis, et quam sustinet honestissime dignitas clarissima. Exigebat, immo efflagitabat, ut significantius agam, sanguinis coniunctio, et larium fere communium, peruetusta quidem, sed tamen praedulcis memoria¹⁷.

J'ai pensé que je devais dédicacer un stade de notre lutte, pour ainsi dire, au révérend évêque Giovanni Maria Matterelli. Ses mœurs fort raffinées m'y invitaient, ainsi que sa remarquable culture et l'illustre charge qu'il soutient fort honorablement. L'exigeaient aussi, et même le réclamaient avec instance, pour le dire de façon plus significative, la parenté de notre sang, et la mémoire, certes fort ancienne, mais cependant très douce, de nos lares communs¹⁸.

La raison des liens de l'amitié est même développée très explicitement dans l'épître adressée au-dit Giovanni Mattarelli, évêque de Casio, où Rhodiginus affine son propos :

Expressit hoc praeterea nobis, ut sanguinis coniunctionem praeteream, et communes lares, communis item patriae ratio : quae bene sentientes, honestisque praecipue initiatos literarum sacris ita peruincit, quodamque uelut ferrumine coaptat componitque, ut non magnopere nexum comperias arctiorem¹⁹.

Ce qui surtout nous y obligeait, pour ne pas mentionner l'alliance de notre sang, ce sont nos lares communs, et pareillement la considération de notre patrie commune : c'est elle qui convainc les hommes de bon sens, et surtout ceux qui sont initiés aux savoirs honnêtes et sacrés des lettres, et qui les unit et apparie comme par une espèce de soudure, en sorte qu'on prend conscience sans grand effort du resserrement de notre lien.

en se refusant de dédier le même livre à plusieurs personnes, ou d'inscrire un nom chaque fois différent sur les livres d'un même ouvrage (I. Diu, « Enjeux de pouvoir dans la république des lettres », p. 68).

¹⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XX.*

¹⁸ Nous nous sommes permis d'alterner dans notre traduction entre le vouvoiement et le tutoiement suivant le degré d'intimité ou de déférence qu'expriment les préfaces, pour souligner les différents types de relations « amicales » des Ricchieri.

¹⁹ *Lect. Ant. Praef. ad III.*

Il semblerait que les nœuds amicaux deviennent d'autant plus précieux en fonction de trois critères. Ici, chez Mattarelli, sont mis en valeur sa qualité d'évêque (lorsqu'il est question de sa charge et de sa culture), son cousinage avec Rhodiginus²⁰, mais surtout le fait qu'il soit le compatriote de Rhodiginus, tous deux originaires de Rovigo²¹ (ville éponyme – en latin, *Rhodigium* – du nom humaniste de *Rhodiginus*, qui signifie « le Rovigois »). L'affection que porte notre auteur serait alors d'ordre religieux, familial, et patriotique. Tout se passe comme si l'*amicitia*, telle que conçue et affichée par Rhodiginus dans ses préfaces, semblait répondre aux devoirs de la *pietas* antique, selon sa forme trinitaire²² ; à savoir que dans l'ordre des prédilections amicales, et dans le choix des amis que les Ricchieri désirent remercier en préface, les devoirs dus à Dieu paraissent induire à choisir des clercs, ceux dus à ses parents, à choisir les fils ou descendants des amis de ses parents, et les devoirs dus à la patrie inclinent naturellement vers des compatriotes²³. Nous constatons en effet que près de la moitié des destinataires sont religieux (seize au moins sur trente-trois), de nombreux Rovigois sont cités aux côtés d'hommes qui ont rendu d'insignes services à Rovigo, et Camillo Ricchieri dédicace des livres aux fils des amis de son oncle.

Si la dédicace est une façon de signifier sa gratitude à un ami, et se conçoit comme une espèce de devoir que l'on rend, alors Rhodiginus choisit précisément ses dédicataires en subordonnant ses affections amicales aux injonctions de la *pietas* antique. Et de fait, pour définir la gratitude au sein des *Lectiones*, Rhodiginus met sur le même plan l'amitié et la *pietas* (qu'elle soit patriotique, filiale, ou religieuse) :

*Quod si est omnium uirtutum mater gratitudo, quoniam ex huius profluat fontibus in parentes pietas, in patriam charitas, in Deos religio, inter homines amicitia, in educatores et magistros ueneratio*²⁴.

Or la gratitude est la mère de toutes les vertus, car de sa source découle la piété envers les parents, l'amour de la patrie, le sentiment religieux envers les dieux, l'amitié entre les hommes, le respect des professeurs et des maîtres.

L'amitié est ici définie en tant que telle comme une vertu, mais surtout dans la continuité des devoirs envers les dieux, les parents et la patrie. La *pietas* était déjà le lien qui unissait Cicéron avec ses bienfaiteurs, et on le voit employer ce terme dans sa correspondance quand il s'adresse à ses patrons²⁵. Elle constituait avec la *fides*, selon Élisabeth Deniaux, le lien d'obligation qui définit la clientèle à Rome²⁶. Mais Rhodiginus va plus outre, et incorpore les obligations de la *pietas* dans les motifs mêmes de ses relations amicales au sens large, et non plus seulement dans les rapports de clients à patrons.

²⁰ Cette mention est d'autant moins anecdotique qu'elle a été rajoutée entre les deux éditions.

²¹ Rovigo est une petite ville de la Polesine, région de Vénétie située entre le Pô et l'Adige, au sud de Padoue et Nord-Est de Ferrare. À l'époque de Rhodiginus, la cité est d'abord sous la domination de la maison d'Este, jusqu'à la « guerre de sel » de 1482-1484, où elle passe dans les mains de la République de Venise. Rovigo est systématiquement ballottée au gré des rivalités entre les puissances qui l'entourent : durant les guerres menées par la Ligue de Cambrai, Rovigo est brièvement conquise par les ducs de Ferrare (1508-1511), mais revient aux Vénitiens. Pour l'histoire de la ville à cette période précise voir : V. Casalini, *Compendio delle storie rodigine fino all'anno 1517*, Rovigo, A. Minelli, 1852, et surtout L. Traniello, A. Milan, *Rovigo : ritratto di una città*, Rovigo, Minelliana, 1988.

²² Cicéron, *De inventione*, II, XXII, 66.

²³ À ce sujet, voir H. Wagenvoort, *Pietas : selected studies in Roman religion*, Leyde, Brill [Studies in Greek and Roman Religion], vol. 1, 1980, p. 7.

²⁴ *Lect. Ant.* VII. 22. Il s'agit du reste d'une paraphrase de Cicéron, *Pro Plancio*, XXXIII, 80.

²⁵ Cicéron, *ad Familiares*, I, I, 1 ; I, VIII, 2 ; I, IX, 1.

²⁶ É. Deniaux, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 1993, p. 196.

L'amitié humaniste est donc réinvestie par des catégories antiques dans les préfaces de Rhodiginus, amitié à laquelle il subsume, de façon originale, la *pietas*, dans une espèce de renouvellement sémantique de l'*amicitia* dont les fondements reposent sur l'exercice trinitaire des devoirs imposés par cette vertu. Camillo Ricchieri va même jusqu'à faire de la *pietas*, dans sa préface à Bernardino Barbuglio, conformément à la définition de son oncle ci-dessus, un quasi-synonyme de l'*amor* :

Quum igitur officio me astrictum cognoscerem has potissimum causas apud studiosos contestatas uolui, partim ut uiderent quantum utrique uestrum debeant, partim mei in te amoris, obseruantiae aut pietatis potius indicium²⁷.

Comme je me savais astreint à ce devoir, j'ai vraiment désiré que ces deux raisons fussent connues des hommes de lettres, d'un côté pour qu'ils vissent combien ils doivent à l'un et l'autre d'entre vous, de l'autre pour qu'ils y vissent la marque de mon amitié, de mon obligeance et surtout de ma piété envers vous.

Nous pouvons aussi constater que, tout en réinterprétant une vertu antique, Rhodiginus fait de la *pietas* un ciment solide de l'*amicitia* selon un cercle relationnel qui lui est propre ; les amis de Rhodiginus forment moins un réseau amical qu'une communauté étroite, ce qui explique l'usage de cette catégorie. L'*amicitia* entendue comme *pietas*, ou du moins comme mise en pratique de la *pietas* au sein même des interactions humanistes, se trouve justifiée par les nouveaux systèmes communautaires propres au nord de l'Italie à la Renaissance, et d'une façon plus prégnante que chez les Anciens ; de fait, la communauté que représente l'Église catholique favorise les liens étroits, et fraternels, au sens du dogme chrétien, entre les clercs, dont l'amitié tient moins du réseau que d'une exigence apostolique et d'une nécessité sociologique²⁸, voir sotériologique²⁹, par laquelle précisément la *pietas* s'insère dans les liens entre prêtres – et nous estimons qu'il y a de fortes probabilités pour que Lodovico Ricchieri ait lui-même été ordonné prêtre, ou du moins qu'il ait été membre du clergé³⁰. De même, la

²⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XI.*

²⁸ Sur le réseau clérical induit par le parrainage des prêtres lors de baptêmes, voir G. Alfani, « La famille spirituelle des prêtres en Italie septentrionale avant et après le Concile de Trente : caractéristiques et transformations d'un outil d'intégration sociale », *Annales de Démographie historique*, 1, 2004, p. 137-161.

²⁹ Bénédicte Sère insiste sur ce fait, et fait valoir qu'entre clercs au Moyen Âge « l'amitié spirituelle devient ainsi le centre d'un processus de salut », B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 16.

³⁰ Plusieurs indices nous ont convaincu du statut de clerc de Rhodiginus ; d'abord qu'il ne se soit pas marié, ni qu'il ait eu d'enfant (fait extrêmement étrange pour un laïc). Par ailleurs, dans l'acte admettant son père au Conseil communal, Antonio Ricchieri est gratifié du prédictat de *Messer*, « Monsieur » ou « Sieur », et Lodovico de *Dominus*, qualificatif réservé aux aristocrates ou aux prêtres (acte cité par C. Silvestri, *Vita di Lodovico Celio*, p. 160) ; or il n'y a aucune raison pour que le fils bénéficie d'un prédictat plus honorifique que son père (d'autant qu'en 1491 il n'avait pas encore fini ses études et obtenu son doctorat de médecine) si ce n'est dans l'hypothèse où il eût été prêtre. Dans sa préface à Niccolò Tiepolo, Rhodiginus écrit : *Insignem de me opinionem tuam uir clarissime, palam fecisti, quum abs te sum inter eos allectus, qui Christiano ritu filiolum recens natam de sacro lauacri fonte tollerent* (« Vous avez rendu publique l'opinion remarquable que vous aviez de moi, citoyen très illustre, lorsque vous m'avez admis parmi ceux qui devaient porter selon le rite chrétien votre très jeune fille à la source sacrée du baptême »), *Lect. Ant. Praef. ad VI*. Il est possible que Rhodiginus ait été le parrain de sa fille, ou l'un des prêtres officiant (ou même parrain en tant que prêtre) ; du reste, le terme *allectus* a une forte connotation religieuse : chez Tite-Live, le verbe *allego* a le sens spécifique « d'admettre » dans un collège sacerdotal (Tite-Live, *Ab Vrbe condita*, X, VI, 6 ; X, VI, 9). Il est difficile de déterminer le statut de Rhodiginus lors de ce baptême. Nous trouvons aussi extrêmement intrigant qu'au premier chapitre du livre V des *Lectiones antiquae*, lorsque Rhodiginus évoque les guerres de la Ligue de Cambrai, il paraisse prendre la défense du pape Jules II – qui pourtant est un ennemi de Rovigo et Venise – et s'inquiète des profanations d'hosties durant les crimes de guerre. Enfin, de nombreuses gravures, quoique postérieures d'un siècle, représentent Rhodiginus avec un *galero*

situation particulière de la commune de Rovigo, dominée tantôt par la famille d'Este, tantôt par Venise, et subissant les différentes guerres d'Italie, induit un sentiment identitaire contrarié, en tant que la citoyenneté rovigoise va de pair avec une solidarité forte entre compatriotes ; Rhodiginus fait d'ailleurs souvent référence, dans ses préfaces, aux catastrophes provoquées par les nombreux conflits qu'ont subis avec lui ses concitoyens³¹. Ainsi l'*amicitia* avec les Rovigois se joint-elle à un sentiment patriotique. Enfin, les liens entre les familles, et la quasi-hérédité des sentiments amicaux répondent à une logique de caste, où l'amitié structure non pas un simple réseau mais un maillage d'alliances, selon un fonctionnement clanique, notamment au sein de la noblesse – dont aurait possiblement été issu Lodovico Ricchieri³² – en tant qu'elle constitue une caste fermée et héréditaire³³, *a fortiori* à une époque où les liens sociaux sont inféodés aux intérêts familiaux, souvent à des fins mercantiles³⁴, et où la parentèle et l'amitié entre citoyens sont considérées comme des relations équivalentes³⁵. En témoignent les différentes préfaces aux membres de la famille Roverella, celle de Lodovico au fils de son protecteur, celles de Camillo aux fils des amis de son oncle. La *pietas* comme fondement, ou du moins régulatrice de l'*amicitia*³⁶, est ici conditionnée par des logiques de classe, et par les réquisits mercantilo-nobiliaires.

Une démonstration de piété ?

Cette valorisation de la *pietas* se lit tout particulièrement dans l'épître dédicatoire de Camillo Ricchieri à Francesco Bembo – nommé podestat de Rovigo par la République de Venise³⁷ – dont il dresse un portrait moral :

(chapeau réservé aux clercs), en sorte que les quasi-contemporains l'auraient considéré comme ecclésiastique de façon spontanée, ou par des informations que nous n'avons pas : J. Azelt, *Bildnis des Ludouicus Celius Rhodiginus*, 1688, estampe, 77 x 45 mm, Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz, Handschriftenabteilung, inv. Portr. Slg /Philol. kl/ Rhodiginus, Ludovicus Coelius, n° 1, b038887, issu de P. Freher, *Theatrum Virorum Eruditione Clarorum*, Nuremberg, J. Hofmanni, 1688, p. 1435 ; et Anonyme, *Ludouicus Celius / Richerius Rhodiginus*, 1644, estampe, 137 x 103 mm, Londres, British Museum, Prints and Drawings, inv. 1867,0309.205, issu de G. F. Tomasini, *Elogia virorum litteris*, p. 62. Nous nous fondons aussi sur un apophtegme que nous osons croire vrai : que l'on n'a jamais autant d'amis prêtres que quand on l'est soi-même.

³¹ *Lect. Ant. Praef. ad XXVIII*.

³² G. F. Tomasini, *Elogia virorum litteris*, p. 60, et A. Modena, *Della famiglia e della casa paterna di Celio Rodigino*, Padoue, Tip. dell'Università, Frat. Gallina, 1896.

³³ G. Chittolini, *La formazione dello stato regionale e le istituzioni del contado. Secoli XIV e XV*, Turin, Einaudi, 1979, p. 17, 19, 21.

³⁴ À ce sujet, voir Chr. Bec, *Les Marchands Ecrivains. Affaires et Humanisme à Florence, 1375-1434*, Paris-La Haye, Monton, 1967, en particulier p. 57, 62, 284.

³⁵ Cela est parfaitement démontré dans l'étude historique de Klapisch-Zuber sur les relations entre parents, amis et voisins : Chr. Klapisch-Zuber, « Parenti, amici, vicini : il territorio urbano d'una famiglia mercantile nel XV secolo », *Quaderni Storici*, 33, 1976, p. 953-982.

³⁶ Il est amusant de noter qu'étymologiquement les mots *amor*, *amicitia* et *amicus* ne seraient pas sans lien avec la piété filiale, puisqu'il est possible qu'ils proviennent du radical indo-européen commun **h₂em-* (« maman »), duquel est issu *amita* (« tante paternelle »), au sens que l'*amor* viendrait à l'origine des sentiments que l'on a pour sa mère ; voir J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berne, Munich, Francke Verlag, vol. 1, 1959, p. 36. L'affection de Camillo pour ses *amici* dépendant précisément de son affection filiale pour son oncle, il réactive sémantiquement – à son insu, évidemment – ces possibles parentés étymologiques – de même que linguistiquement, *amor* et *amicitia* découleraient de l'affection filiale. Cette étymologie est néanmoins contestée : M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leyde, Brill, 2008, p. 39.

³⁷ Le podestat, en italien *podestà*, était le premier magistrat de la ville à Rovigo, sorte de gouverneur qui était nommé par le sénat de Venise lorsque Rovigo était sous sa domination ; ses actions étaient contrôlées par un capitaine (*capitano*), lui aussi désigné par la Sérénissime. En latin, Rhodiginus et Camillo utilisent le terme de *praetor* pour l'une et l'autre charge.

[...] *administrandi tandem prouinciam sumpsisti, in qua animi tui dotes statim agnouerunt omnes. Ager Rhodiginus impune ab aliquibus uexabatur, tu satim eorum audaciam compressisti. Vidimus tibi laborem esse in negotiis, in periculis fortitudinem, industriam in agendo, celeritatem in conficiendo, et prouidendo consilium : taceo innocentiam, omnibus in rebus temperantiam, fidem, facilitatem, ingenium incredibile, humanitatem singularem. Quum haec uidi, auide quaerere coepi apud animum meum, qua maxime ratione me possem beneuolentiae tuae huiusce patriae meae dignissime praetor insinuare. Sumus etenim natura studiosissimi appetentissimique honestatis, cuius si quasi lumen aliquod aspexerimus, nihil est quod (ut eo potiamur) non parati simus et ferre et perpeti. Te autem uir clarissime, quis non amarit ? cui bonum omne in animo est. Insita tibi est altius et infixata diuinitas, ipsa haec ad excimiam perducens uirtutem appetitio : tales tamque admirabiles tibi tum ad studia, tum ad Dei cultum stimulos ingenerauit, ut (quod dictu quoque mirum est) uel puer id de te specimen dederis, eam praetuleris indolem, ut quum te prudentissimi senes intuerentur, ueluti diuiniore afflati numine absolutissimam fere uirtutis ideam uaticinarentur : nec eos utique sefellisse opinionem nos Rhodigini nunc experimur : uirtutibus uelut gemmis ab ultimo oriente petitis praecelsus animus tuus praefulget nimis. An excimium Christianae religionis cultum subdicebimus, in quo tibi gradum proposuisti primum ? Quid uero praesignem in parentes pietatem tuam commemorem, quos uiuentes perpetuo numinis uice et coluisti et ueritus fuisti ? Es ergo undique uenerandus : quo sit, ut non iniuria me clientem saltem tibi exhibere tantopere cupiam*³⁸.

Enfin vous avez assumé l'administration de la province, où tous ont aussitôt reconnu les dons de votre âme. Le territoire de Rovigo était impunément tirillé par quelques-uns, c'est vous qui avez immédiatement jugulé leur audace. Nous avons vu que vous faisiez montre d'application dans les affaires, de courage dans les dangers, d'industrie dans les plaidoyers, de rapidité dans l'action, et de sagesse dans l'anticipation : je tais votre innocence, votre tempérance en toute circonstance, votre fidélité, votre affabilité, votre incroyable intelligence, votre singulière humanité. Quand j'ai vu cela, j'ai commencé à rechercher ardemment en mon cœur les moyens par lesquels je me pusse insinuer dans vos bonnes grâces, ô Podestat fort digne de ma patrie. Car nous sommes naturellement très friand et très avide d'honnêteté : si nous en voyons en quelque sorte la lumière, il n'est rien que nous ne soyons prêt (pour autant que nous le puissions) à supporter et réaliser. Or vous, illustre Podestat, qui ne vous aimerait ? Vous qui avez tout bien en votre âme. La divinité est très profondément ancrée et gravée en vous, ce désir en soi qui conduit à une exceptionnelle vertu : elle a engendré en vous une telle appétence, si digne d'admiration, à la fois pour les études, et pour le culte envers Dieu, que (ce qui est aussi incroyable à dire) vous montriez, même enfant, une telle image de vous-même, vous faisiez montre d'un tel caractère, que lorsque les plus sages vieillards vous examinaient, comme s'ils eussent été inspirés par la puissance divine, ils prophétisaient que vous seriez presque le modèle le plus absolu de la vertu : et désormais, nous, Rovigois, nous constatons particulièrement qu'ils ne se sont point trompés ; votre âme irradie bien trop, sublimée par des vertus qui sont telles des pierres précieuses venues de l'Extrême-Orient. Tairons-nous votre remarquable observance de la religion chrétienne, en laquelle vous vous êtes engagé ? Pourquoi rappellerais-je votre piété remarquable envers vos parents, que vous avez sans cesse honorés et révéérés de leur vivant comme une divinité ? Vous êtes donc vénérable en toute part : puisse-t-il en résulter que sans injustice j'ose témoigner de mon immense désir de me présenter du moins comme votre client.

L'on voit que Camillo met en avant d'une part la magistrature importante occupée par Bembo à Rovigo, en tant qu'il s'acquitte fort dignement de sa tâche envers la patrie des Ricchieri ; qu'est aussi mis en exergue son zèle chrétien, et qu'enfin l'amour de ses parents est désigné comme exemplaire dans une prétériton emphatique. Ces trois qualités en font précisément l'image de la vertu (*uirtutis ideam*), raison pour laquelle Camillo le considère comme vénérable et digne d'être son patron. Si Cicéron dit que le fondement de l'amitié est

³⁸ *Lect. Ant. Praef. ad XXVII.*

la vertu et qu'elle ne peut se penser sans elle³⁹, il semble pour les Ricchieri que cette vertu est celle de la *pietas*, chargeant par là d'une teneur fortement idéologique l'*amicitia*.

Par ailleurs, cet éloge de la piété de Bembo, et le catalogue de tous ses bons offices, sont non seulement un dithyrambe qui révèle l'axiologie amicale des Ricchieri, mais aussi et surtout une façon en filigrane de souligner, de manière spéculaire, leur propre *pietas*. En effet, si Francesco Bembo est le modèle de la vertu même, et désirable comme ami par sa *pietas*, de même les Ricchieri, dans les critères de sélection en soi de leurs *amici* ou *patrones* en préface, font montre – *index sui*, pourrions-nous dire – de manière ostentatoire de sentiments amicaux passés au crible de leur propre *pietas* (en choisissant comme amis leurs compatriotes, des clercs, et des membres de clans affidés à leur famille), et ce faisant se désignent eux-mêmes comme pieux. Pour le dire autrement, si les motifs d'élection amicale reposent sur la *pietas* et que les devoirs entre amis en relèvent, l'exercice de l'épître dédicatoire devient l'occasion pour les Ricchieri de construire un ethos vertueux d'eux-mêmes. Camillo, après avoir assuré à Bernardino Barbuglio de sa *pietas* envers lui, ajoute même : *Noui quanti te fecerit piae memoriae Lodouicus Caelius, quum Ferrariæ uiueret*⁴⁰, (« Je sais combien Lodovico Celio, de pieuse mémoire, faisait grand cas de vous, quand il vivait à Ferrare. »). Non seulement les actes du neveu se veulent pieux, mais par piété filiale il signifie presque qu'il imite la piété de son oncle. Ainsi pouvons-nous aussi déceler dans ces éloges, et dans les choix même des amis, une mise en scène des auteurs, et l'élaboration rhétorique d'une auctorialité vertueuse.

Du point de vue de la théorie littéraire, les Ricchieri appliqueraient parfaitement les réquisits de la préface : elle offre des arguments de vente et définit un horizon d'attente, selon la conception de Gérard Genette, qui caractérise la préface comme un « message intentionnel et persuasif⁴¹ », qui vise à produire un effet sur le lectorat. Nous devrions même interroger ici la notion en soi de *seuil* pour ces préfaces : à elles-seules, elles constituent pour ainsi dire, en termes de place et de pages, le trente-et-unième livre des *Lectiones* (au point que Beatus Rhenanus les considère justement comme une totalité) ; elles ne sont, par ailleurs, plus vraiment des seuils, car noyées au sein de cet ouvrage immense. Or, si Genette conçoit la préface, en tant que « zone indéfinie entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte), ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte)⁴² », ici elles font partie intégrante de l'ouvrage, puisqu'elles permettent aux Ricchieri de recycler bon nombre d'adages, ce qui était le projet initial de Rhodiginus, un recueil parémiologique⁴³, en même temps qu'elles offrent l'occasion de faire mille allusions à l'Antiquité, que le lecteur ne pourra comprendre que par la lecture de l'ouvrage. Au surplus, les *Lectiones* en elles-mêmes forment une espèce de gigantesque paratexte aux textes antiques, avec la forme discursive du commentaire, si bien qu'il n'y a pas de différence de nature entre les préfaces et le contenu des livres, mais seulement de degré de paratextualité. Ajoutons tout de même que ces dédicaces jouent sur deux temporalités différentes : elles fonctionnent comme des interfaces qui réactualisent en permanence les savoirs de « l'antiquaire », dont l'énonciation se fait au passé. Ce qui se désigne comme *seuil* serait, en réalité, l'insertion d'un discours auctorial déguisé, qui mélangerait le même contenu que les livres avec la représentation rhétorique de l'ethos pieux des auteurs, dans une pure mise en scène de leurs « amis » ; les préfaces s'affranchissent de la référentialité aux dédicataires, et s'autarcisent en ce que leur discours est dirigé vers « l'intérieur », à savoir vers le contenu des *Lectiones*, en

³⁹ *sed haec ipsa uirtus amicitiam et uigñit, et continet ; nec sine uirtute amicitia esse ullo pacto potest*, Cicéron, *Laelius de amicitia*, VI, 20.

⁴⁰ *Lect. Ant. Praef. ad XI*.

⁴¹ G. Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 363.

⁴² *Ibidem*, p. 8.

⁴³ M. Marangoni, *L'Armonia del sapere*, p. 9-11.

faisant le portrait moral des instances auctoriales⁴⁴. Nous allons donc étudier les raisons pour lesquelles les piétés patriotique, religieuse et filiale motivent la sélection des dédicataires, et la façon dont cette axiologie amicale concourt à une stratégie promotionnelle des auteurs, qui peuvent ainsi se prévaloir eux-mêmes de ces vertus, et par ailleurs légitimer et mettre en valeur leur ouvrage.

LES AMIS DE ROVIGO

Rejoignant Cicéron⁴⁵, Rhodiginus fait de l'amitié entre les concitoyens une affection quasiment naturelle et spontanée, ce qui explique en grande partie le choix des Rovigois pour dédicataires. C'est que la *pietas* romaine est, avant toute chose, politique ; son contenu vise d'abord les relations entre fils et père, entre parents, et entre amis, mais dans une stricte hiérarchisation qui ne peut s'entendre que par rapport à la politique⁴⁶. Bénédicte Sère, dans son ouvrage consacré à la réception médiévale de l'*Éthique* d'Aristote, rappelle que « les communautés amicales se ramènent, se réduisent à la communauté politique qui les contient toutes⁴⁷ ». Les membres de la cité, et *a fortiori* ceux qui lui rendent les plus grands services, sont donc des amis privilégiés ; Camillo Ricchieri souligne dans sa préface à don Antonio Campo, citoyen de Rovigo, son attachement naturel envers les hauts dignitaires de la cité :

His libenti adhaesi animo, quos patriae patres dicere non abnuentes, consequuti eorum iudiciis, unanimes conquiescant. Quorum consortio te probissime Antoni Campe ascriptum cognoscens, qui et priuatorum negotiorum factura⁴⁸, et publicorum magistratuuum administratione, quibus uiros ostendi iudicatum est, apud omnes tantae auctoritatis haberis, ut eorum animos in te perpensos allegeris, naturali quodam (ut sic dicam) innato impetu, tanto affectu me deuinctum reddidisti, ut tibi semper deditissimus, nihil in me habeam quin in tuae probitatis commodum cedere destinauerim⁴⁹.

Je me suis attaché de bon cœur à ceux sur qui, sans refuser de les appeler pères de la patrie, mais en suivant leurs conseils, tous unanimement se reposent. Je reconnais que vous êtes membre de leur cénacle, ô très probe Antonio Campo, vous qui, par votre maîtrise dans les commerces privés, et par l'administration des magistratures publiques, pour lesquelles on a jugé bon de mettre en avant certains hommes, êtes tenu d'une si grande autorité aux yeux de tous que vous avez charmé leur cœur, et les avez attachés à vous ; et par une espèce d'élan naturel, pour ainsi dire, inné, vous m'avez enchaîné à vous par une si grande affection que,

⁴⁴ Jean-Baptiste Guillaumin insiste d'ailleurs sur l'importance des préfaces dans les encyclopédies tardo-antiques pour conférer une légitimité littéraire à leurs auteurs : « Tous ces motifs font donc apparaître ces encyclopédistes comme des auteurs à part entière et non comme de simples compilateurs scolaires condamnés à l'anonymat : qu'il travaille à la chandelle, qu'il compte sur l'assistance de sa Muse ou qu'il rie par avance des « balivernes » produites, l'encyclopédiste travaille une posture auctoriale qui ne diffère guère de celles que l'on peut trouver dans d'autres genres littéraires. » (J.-B. Guillaumin, « Modalités et fonctions de la dédicace », p. 354).

⁴⁵ *Sic enim mihi perspicere uideor, ita natos esse nos, ut inter omnes homines esset societas quaedam : maior autem, ut quisque proxime accederet. Itaque ciues potiores quam peregrini, propinqui quam alieni ; cum his enim amicitiam natura ipsa peperit* (« Car il me semble comprendre que nous sommes par nature tels qu'il y a une espèce de lien de société entre tous les hommes : et qu'il est d'autant plus fort qu'ils sont plus proches les uns des autres. C'est la raison pour laquelle les liens sont plus étroits avec ses concitoyens qu'avec les étrangers, et avec les membres de sa famille qu'avec les autres ; c'est la nature elle-même qui engendre l'amitié avec eux. »), Cicéron, *Laelius de amicitia*, V, 19.

⁴⁶ Voir sur ce point les analyses de J. Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques à Rome sous la République*, Paris, Les Belles Lettres [C.U.F., thèse de doctorat], 1966, p. 276-278.

⁴⁷ B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge*, p. 238.

⁴⁸ Le terme est ici employé dans le sens du mot italien *fattura* « maîtrise ». La langue latine de Camillo Ricchieri, contrairement à celle de son oncle, abonde en italianismes. Il y a du reste un problème de syntaxe dans cette phrase en latin. C'est d'ailleurs ce qui nous fait croire qu'il est aussi l'auteur de certaines parties des *Lectioes* dans leur version définitive.

⁴⁹ *Lect. Ant. Praef. ad XXI.*

vous étant toujours très dévoué, je n'ai rien en moi que je ne désire concéder au bénéfice de votre probité.

Ces *patres patriae*, par le simple fait de leurs mérites au sein de la cité, sont rendus naturellement aimables, et Camillo Ricchieri fait état de l'élan naturel – au sens qu'il provient de l'origine commune de Rovigo – de son affection pour ces grands hommes. Le sentiment amical et l'affection personnelle dépendent ici strictement de la politique, et sont subordonnés au suffrage collectif, et même unanime, des membres de la cité (*consequuti eorum iudiciis, unanimes conquiescunt*). Autrement dit, l'*amicitia*, en tant que relation et sentiment individuel, est conditionnée par la communauté politique, par laquelle les qualités individuelles sont évaluées, en sorte que la cité détermine d'abord si un homme est digne d'amitié : l'*amicitia* est donc conçue d'après la collectivité, qui la précède et la définit toujours, d'autant plus dans un contexte de guerres permanentes, où les pertes de Rovigo sont telles que l'*amicitia* entre compatriotes devient une nécessité, surtout envers ceux qui exercent des responsabilités politiques d'importance et sont chargés de restaurer la cité.

Les préfaces sont l'occasion soit de déplorer les pertes de Rovigo⁵⁰, soit de témoigner une joie patriotique devant les bonnes œuvres de leurs concitoyens, que les Ricchieri disent admirer pour cette raison⁵¹. C'est le cas de Pier Antonio Silvestri, le fils du protecteur de Rhodiginus (Girolamo Silvestri), qui nouvellement magistrat de Rovigo concentre les espoirs de Rhodiginus pour relever sa patrie :

Quibus sane uulneribus reipublicae impactis, uel mirari quibus potest tam diu stetisse nos : nisi quod suppetit tamen ex diuiniore fonte, quo aestuantem animum leniamus : quoniam sese naturae argumenta pleraque ita promunt ex te compater amantissime, ut iam nunc concipere libeat, futurum te mox nulla in parte, etiam si arduum id est, parente inferiorem : sed talem quoque, ut pessum euntia nostrae ciuitatis fundamenta in integrum restituas praestantis ingenii maturitate, nunquam non prospectante longius, praeproperae lenitatis temeritate allisa. Vt in te (libet enim iam nunc uaticinari) quae sua est senescentium affectio, Ennianum illud propediem regeri elogium possit, Vnus homo nobis cunctando restituit rem⁵². Quod ut facias etiam atque etiam rogo. Haec

⁵⁰ Au sujet de la mort de Girolamo Silvestri, Rhodiginus écrit à son fils : *Sed et cum fatalis ei aduenisset dies, palam funebri oratione, quam ἐπιτάφιον dicunt λόγον, conceptum ex obitu dolorem testatissimum apud omnes feci, quod et praestantis ingenii uiro exutam intempestiuus patriam animaduertissem* (« Mais lorsqu'arriva pour lui le jour fatal, j'ai rendu devant tous irréfutable la douleur que sa mort m'avait causée, publiquement par une oraison funèbre que l'on appelle *epitaphios logos* [« éloge funèbre »], car je m'étais rendu compte que notre patrie était fâcheusement dépouillée d'un homme d'une remarquable intelligence »), *Lect. Ant. Praef. ad XXIV*.

⁵¹ Camillo écrit à Francesco Bembo, de façon très opportuniste du reste, puisqu'il fut nommé podestat pour l'année 1541, soit l'année précédant la publication des *Lectiones* en trente livre, ce qui serait la principale raison de cette dédicace : *Postea quam enuntiatum est maximo Veneti senatus consensu te huc ad nos praetorem designatum, egregie laetati fuimus omnes : ad primum nuntium affluente turba (ut fit) inter festas laeta ominentium uoces acclamabatur, Rhodigio astri benignioris aspectu datus praetor Franciscus Bembo ingenio clarus, moribus clemens, sobrius, mitis, sui profusus, alieni abstinens : patriae omnes uehementer gratulabamur, quam tanto praetore fortunatissimam fore uidebamus* (« Après qu'on eut annoncé que vous aviez été désigné pour devenir ici notre podestat à l'immense unanimité du sénat vénitien, nous fûmes tous extraordinairement réjouis : alors que la foule accourait à l'annonce de la nouvelle (comme cela arrive), au milieu des cris de liesse de ceux qui présageaient notre bonheur, on clamait : à Rovigo on offre le podestat Francesco Bembo, qui a l'aspect d'un astre généreux, qui est illustre par son intelligence, généreux dans son caractère, sobre, prêt à s'offrir lui-même, rétif à trop exiger d'autrui : nous faisons tous avec force des vœux de félicité pour notre patrie, que nous voyions devenir, grâce à un si grand podestat, la plus fortunée »), *Lect. Ant. Praef. ad XXV*. Il complimente par ailleurs Francesco Campagnella, docteur en droit civil et canonique, de la sorte : *Rhodiginaeque uniuersae reipublicae commodum dignoscens, Vicesimaseptima huius uoluminis inscriptione te grauandum decreui* (« reconnaissant les avantages que vous représentez pour toute notre République de Rovigo, j'ai voulu vous charger de l'égide de ce vingt-septième volume »), *Lect. Ant. Praef. ad XXVII*.

⁵² Ennius, *Annales*, VI, v. 846.

*erit tibi ad aeternam gloriam uia : hac iere certatim Romanorum ac Graecorum plerique proceres : hac nunc caelesti passu incedas ipse fessis subueniens rebus, quando εἷς οἰωνός ἄριστος ἀμύνεσθαι περί πάτρη*⁵³ ⁵⁴.

Ces blessures ayant été infligées à notre République, n'importe qui peut s'étonner de ce que nous soyons restés debout si longtemps : sauf que nous disposons d'une ressource plus divine, pour adoucir l'effervescence de l'esprit : car tant de qualités naturelles émanent de toi, camarade adoré, qu'il me réjouit déjà désormais de concevoir que tu ne seras en aucune part, même si c'est difficile, inférieur à ton père, mais de nature à restaurer les fondations de notre cité, qui allaient à leur perte, par la maturité de ta remarquable intelligence, qui regarde toujours plus loin, en réfrénant la précipitation d'une légèreté irréfléchie. En sorte qu'à ton sujet (il me plaît maintenant d'être devin) – ce qui te vaut l'affection des vieillards – l'on pourra sous peu rapporter cet éloge d'Ennius 'Un seul homme en luttant a restauré la situation'. Que tu le fasses, je le demande encore et encore. Ce sera pour toi la voie vers une gloire éternelle : c'est par elle que sont passés à l'envi la plupart des grands hommes parmi les Romains et les Grecs : c'est par elle désormais que tu dois t'avancer toi-même d'un pas céleste, en venant au secours de ce qui a été abattu, puisque *hēs oiōnós áristos amúnesthai perí pátrēs* (« l'unique et le meilleur présage est de protéger la patrie »).

On le voit, les guerres que subit Rovigo sont des souffrances presque physiques à travers le vocabulaire qu'emploie Rhodiginus ; ainsi biologise-t-il les liens à la cité, et fait de la piété patriotique une espèce de sursaut naturel envers ses restaurateurs (sans pour autant reprendre la comparaison platonicienne du médecin qui guérit un corps). Ici Rhodiginus, en s'adressant au fils de son protecteur comme restaurateur de la patrie, reprend un topos romain ; Joseph Hellegouarc'h a très justement fait remarquer qu'à Rome, les devoirs envers la patrie découlaient de la piété filiale, et que la *pietas* envers la patrie exprimait « la fidélité à un état de choses institué par les ancêtres⁵⁵ ». Outre ces élans naturels, le choix de Pier Silvestri vient de ce qu'il est qualifié de *compater* ; non pas au sens de parrain, non pas au sens de camarade, mais dans la mesure où lui et Rhodiginus partagent le même père (Rhodiginus lui dit d'ailleurs que Girolamo Silvestri avait fait figure de père à ses yeux⁵⁶). Mais cette figure paternelle doit s'entendre comme un patronage citoyen, par rapport aux services rendus au sein de la cité⁵⁷.

Une œuvre patriotique

Les liens entre Rovigois sont métaphoriquement théorisés comme des attaches fraternelles, et inscrivent une filiation entre les magistrats de la ville et les citoyens dont ils sont les bienfaiteurs. De fait, le terme de *patres patriae* n'est pas choisi au hasard par Camillo, car les Ricchieri refondent la citoyenneté rovigoise sur la citoyenneté romaine, et la qualification des magistrats comme *patres* et de Pier Silvestri de *compater* illustre assez la réinjection d'une conception romaine de la politique dans la cité de Rovigo. Dans cette préface, les honneurs qui attendent Pier Silvestri en restaurant la cité doivent précisément être analogues à ceux des Romains sauveurs de leur patrie. Il s'agit d'ailleurs moins que les Ricchieri pensent Rovigo sur le modèle de Rome, qu'ils ne veuillent faire de Rovigo une seconde Rome, du moins littérairement (d'autant plus que l'ouvrage de Rhodiginus est censé donner accès à tous les savoirs de l'Antiquité).

⁵³ Homère, *Iliade*, XII, v. 243.

⁵⁴ *Lect. Ant. Praef. ad XXIV*.

⁵⁵ J. Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques*, p. 278.

⁵⁶ Voir M. Marangoni, *L'Armonia del sapere*, p. 8.

⁵⁷ Girolamo Silvestri avait admis le père de Lodovico Ricchieri au conseil communal en 1491, et avait aidé à financer les études de Rhodiginus.

Et de fait, il convient de souligner que Rhodiginus conçoit son œuvre en tant que telle comme un bienfait patriotique, raison pour laquelle il lui est tout naturel d'en dédicacer les livres à ses compatriotes ; les *Lectiones antiquae* sont à ses yeux une façon d'illustrer sa patrie et de lui conférer une gloire littéraire. L'adresse à des compatriotes est donc d'une part mue par cet élan patriotique qu'il revendique, mais sert aussi de rappel au début de certains livres des origines de Rhodiginus, à des fins prétendument drapeautiques. À son concitoyen Zaccaria da Rovigo, juriconsulte rovigois, il n'hésite pas à faire valoir ses bons offices envers Rovigo, et même à se présenter, avec quelque prétention, quoi qu'il en dise, comme le plus patriote de ses concitoyens :

Si ulli unquam, doctissime Zacharia, grauior incubuit cura patriam demerendi, ac omnes ciues suos : ego plane eum esse me, possim profiteri [...] non desino pro uirili utrosque propagare in aeuum, ut iam hinc cuncto terrarum orbi, qua modo Romanae linguae sonus pertingat, palim fecerimus, esse in rerum natura Rhodigium, quod ad hanc diem (nec dici tamen arroganter uelim) Cimmeriis obuolutum tenebris⁵⁸ latuerat penitus⁵⁹.

Si le souci si important de s'attirer les bonnes grâces de sa patrie et de tous ses concitoyens a jamais incombé à quelqu'un, très savant Zaccaria, je puis dire que je suis tout bonnement celui-là [...] je ne cesse pour ma part de perpétuer pour la postérité la façon dont l'un et l'autre, déjà à travers la terre entière, du moins jusqu'où porte le son de la langue latine, nous avons rendu public que Rovigo existe, elle qui jusques à ce jour (sans vouloir le dire prétentieusement) était profondément cachée, enveloppée dans les ténèbres cimmériennes.

Si Rhodiginus veut faire briller sa patrie dans le monde latin, et l'illustrer grâce à son œuvre, quoi de plus légitime que d'en illustrer aussi ses compatriotes méritants ? Car il s'agit bien de s'attirer à la fois les faveurs de sa patrie et de ses concitoyens. L'appareil législatif de Rovigo étant constitué d'un conseil communal, la patrie de Rhodiginus est représentée, et même seulement incarnée, par ceux qui l'administrent. Kate Lowe montre assez dans sa monographie sur le Florentin Goro Gheri et sur sa définition de l'*amicizia*, que l'on considère en Italie que la réussite d'un gouvernement est fondée sur les individus plutôt que sur le bon fonctionnement des institutions et, corrélativement, que la relation politique tient d'abord de l'amitié⁶⁰. Aussi, faire l'éloge et illustrer sa patrie implique d'enrôler ses concitoyens et de les louer dans ses préfaces.

Nom de pays : le Renom

Ces louanges ne sont pas gratuites, loin de là, car les Ricchieri ont tout intérêt à encenser leurs compatriotes. Si Rhodiginus se targue d'avoir rendu le nom de Rovigo si célèbre à travers le monde entier, il ne faut oublier que son pseudonyme humaniste est précisément le gentilé de Rovigo. La célébrité de Rovigo tient au renom de Lodovico Ricchieri lui-même (raison pour laquelle Zaccaria da Rovigo et Rhodiginus ont rendu Rovigo célèbre ; ils portent tous deux Rovigo dans leur nom). Dès lors, toujours dans l'objectif de présenter sa patrie comme une nouvelle Rome intellectuelle dont il serait le thuriféraire – et, osons le dire, l'unique représentant littéraire –, la glorification de ses concitoyens est induite par la célébration de Rovigo en tant qu'elle est la ville éponyme du nom humaniste de Lodovico Ricchieri. Pour le dire schématiquement : Rhodiginus loue ses compatriotes afin de montrer

⁵⁸ Érasme, *Adagia*, II, VI, 34.

⁵⁹ *Lect. Ant. Praef. ad XX.*

⁶⁰ Voir K. P. J. Lowe, « Towards an understanding on Goro Gheri's views on *amicizia* in early sixteenth-century Medicean Florence », *Florence and Italy : Renaissance Studies in Honour of Nicolai Rubinstein*, éd. P. Denley, C. Elam, Londres, Westfield College Publications - University of London Committee for Medieval Studies, 1988, p. 94-100.

combien sa patrie est exceptionnelle pour, ce faisant, exalter la gloire de son nom. Il n’y aurait que peu d’attrait à ce qu’il se surnommât *Rhodiginus* si sa patrie et ses compatriotes n’avaient aucune valeur ; les préfaces aux Rovigois servent donc à démontrer les qualités inhérentes à l’origine rovigoise. Les dédicataires se trouvent ainsi enrégimentés dans une manœuvre d’auto-promotion. Et c’est tout le sens de ce que dit Camillo Ricchieri au comte Giovanni Roverella (issu d’une noble famille de Rovigo – voir annexe III –, dont les membres ont été de grands mécènes et de grands bâtisseurs) :

*nam etsi iamdiu tua in me collata benefîcia, me tibi adeo euinctum fecerint, ut me tibi deditissimum scirem : nunc communis patriae nostrae congenitura me adeo adligatum inuoluit, ut tibi merito, magis quam mihi ipsi uidear destinatus. Qui eo sis ortus stemate, quod toto fere orbe terrarum illustre nostram hanc patriam adeo exornauit, ut ab eo quicquid in ea studiorum, literarumue, aut ingenuae probitatis adfuerit : id Rouerella familia aut praestante, aut confouente, quale quantum est, emicuerit*⁶¹.

Même si les bienfaits que vous m’avez octroyés depuis longtemps m’ont rendu à ce point enchaîné à vous, que je me savais totalement dévoué à vos soins, en réalité l’origine partagée de notre commune patrie m’ enrôle, moi qui vous suis à ce point attaché, que je me crois plus justement destiné à vous qu’à moi-même. Vous qui êtes issu de cet arbre qui aux yeux presque de la terre entière a si glorieusement embelli cette patrie qui est la nôtre, que grâce à votre lignage advint tout ce qu’il y a en elle en fait de recherches, de littérature, ou de droiture naturelle : tout, lorsque la famille Roverella le procurait, ou le restaurait, de quelque nature ou grandeur que ce soit, y a resplendi.

L’enjeu symbolique est d’encenser le nom de *Rhodiginum*, duquel *Rhodiginus* est indissociable. Les termes hyperboliques ici servent à faire valoir Lodovico Ricchieri, et à promouvoir les *Lectiones antiquae*, car entre les lignes, et de façon dissimulée, ce que Camillo loue dans les actions de Giovanni Roverella, à savoir la recherche, la littérature et la droiture naturelle à Rovigo, n’ont en réalité été illustrées à travers le monde que par Lodovico Ricchieri ; et cette nouvelle Rome dont Giovanni Roverella aurait été le mécène et le prince, a pour seul grand écrivain Rhodiginus. En purs termes onomastiques, faire briller Rovigo, c’est faire briller Rhodiginus.

Au-delà de cet aspect symbolique, les Ricchieri font aussi l’éloge de certains compatriotes aux charges importantes pour subtilement exalter le mérite de Rhodiginus en rappelant qu’il en a été le précepteur. Ces amis ne sont plus simplement les dépositaires d’une affection naturelle, ils sont tout bonnement exhibés comme gages des talents de Lodovico Ricchieri⁶². À plusieurs reprises, Camillo commence une préface en louant son dédicataire, puis rappelle insidieusement à la fin ce que celui-ci doit à son oncle. Dans sa préface dédiée à Antonio Maria da Molino, Camillo vante ses qualités exceptionnelles en médecine et arts libéraux (*ad Poenoniae*⁶³ *facultatis tantam deuenisse altitudinem noui, ut acutissimi dialectici, doctissimi philosophi, perspicacissimique physici nomenclaturam subire merito merearis*, (« je sais que tu es parvenu à un si haut degré de la faculté du dieu Péan, que tu réussis avec mérite à affronter la terminologie du plus rigoureux dialecticien, du plus savant philosophe, et du physicien le plus

⁶¹ *Lect. Ant. Praef. ad IV.*

⁶² Thomas Penguilly fait valoir que la pratique humaniste de la préface dédicatoire relève d’ailleurs de « l’*epistola conciliatoria*, dans la mesure où la tâche de l’auteur est de mettre en œuvre dans ce type de lettres un discours épictétique ou encomiastique dont l’objectif premier est de faire l’éloge de son destinataire en même temps que le sien ou celui de son œuvre. Il s’agit certes d’un exercice rhétorique d’auto-promotion auprès d’un mécène, mais aussi d’une pratique épistolaire fréquente entre amis érudits, entre membres d’une *sodalitas litteraria*, autrement dit de la république des lettres » (Th. Penguilly, « Allégeances politiques et stratégies polémiques », p. 468).

⁶³ Épiclèse d’Apollon ou Asclépios, en tant que dieu guérisseur ; il désigne ainsi une divinité de la médecine.

talentueux⁶⁴ »), puis sollicite sa reconnaissance (*doctissime Antoni Maria Amoline, eo alacriori suspiciens animo, quo a Lodouico Caelio praeceptore accuratissimo emanatum, Camilli nepotis collatum manibus tibi iniunctum nosti* [« très savant Antonio Maria da Molino, reçois-le avec d'autant plus d'allégresse, que tu sais qu'il découle de Lodovico Celio, ton très fin précepteur, et qu'il a été rassemblé par les mains de son neveu Camillo pour t'être dédicacé⁶⁵ »]), créant un lien de cause à effet entre la culture de da Molino et l'enseignement de son oncle. Camillo en fait de même avec Antonio Campo⁶⁶ et Francesco Malagugino⁶⁷ (le fils de Bernardino Malagugino qui avait aidé financièrement Rhodiginus). Il s'agit donc bien moins de faire montre d'un sens patriotique, que de solliciter la *pietas* d'autrui, sa gratitude envers Rhodiginus, d'une part pour qu'il favorise l'ouvrage, et d'autre part tout simplement dans une mise en scène des talents de Rhodiginus⁶⁸. Les dédicaces permettent d'émailler le fronton de chaque livre de noms de célébrités rovigaises ; la pratique s'apparente, si nous osons dire, à ce qu'en anglais on appelle le *name-dropping*. Et de fait, selon un procédé de double énonciation, la préface dédicatoire s'adresse à la fois au dédicataire, mais aussi au lectorat de façon captieuse⁶⁹. Cette stratégie est patente dans la préface de Camillo à Francesco Venezia, devenu régulateur⁷⁰ à Rovigo :

Nec mirum, ab incunabulis enim ita imbutus, ita instructus es a patruo meo, ut sapientis ac uere caelestis uiri primam esse curam putares, non sibi, sed toti genitum se credere mundo. Hoc etiam a nobili Venetiorum prosapia habes, quae omnibus prodesse, nemini obesse consuevit. Taceo alia. Hoc praeterire nequeo : Lodouicum Caelium patruum meum miris effers laudibus : huius mores, huius eruditionem probas : ab eo quicquid in te doctrinae est, accepisse fateris : illius hortatu te Patanuum studendi gratia profectum fuisse, et in ciuili iure satis profecisse praedicas.

Et sans surprise avez-vous été, dès l'enfance, si éduqué et si instruit par mon oncle, que vous pensiez que le premier soin d'un homme sage et véritablement céleste était de se croire né non pour lui-même, mais pour le monde entier. Vous tenez cela du noble lignage des Venezia, qui avait coutume d'être utile à tous, et de ne faire défaut à personne. Je tais le reste. Mais je ne puis passer outre ceci : Lodovico Celio, mon oncle, vous l'encensez d'admirables louanges : vous approuvez ses mœurs, son érudition : vous avouez avoir reçu de lui tout ce qu'il y a de

⁶⁴ *Lect. Ant. Praef. ad XV.*

⁶⁵ *Ibidem.*

⁶⁶ *qui ab ipso humanioris literaturae principia adeptus, talis euasisti, qualem te nunc nostra cognoscit respublica. Id lubenti igitur accipies animo, meque tibi deditum, doctissimique tui praeceptoris nepotem fouendum cura* (« vous qui grâce à lui avez adopté les principes de la littérature humaniste, vous avez fini par devenir tel que notre République vous connaît aujourd'hui. Vous recevrez donc ceci de bon cœur, ainsi que vous devrez me soutenir de vos soins, moi qui vous suis dévoué, et qui suis le neveu de votre très savant précepteur »), *Lect. Ant. Praef. ad XXI.*

⁶⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XIII.* Nous nous pencherons plus tard sur ce passage. Voir *infra*, p. 31.

⁶⁸ Comme le dit Genette « Le dédicataire est toujours de quelque manière responsable de l'œuvre qui lui est dédiée, et à laquelle il apporte, *uolens nolens*, un peu de son soutien, et donc de sa participation. » (G. Genette, *Seuils*, p. 139).

⁶⁹ C'est ici une fonction classique de la dédicace comme le définit Thérèse Fuhrer : « L'acte d'entrer en contact et l'exhibition de la relation entre le « je » de l'auteur et le « tu » éminent du dédicataire peuvent en même temps servir l'image professionnelle de l'auteur : la dédicace d'un texte à une personnalité donnée, surtout lorsqu'elle est haut placée, implique ou laisse entendre une haute estime des capacités de l'auteur et, par là même, de l'œuvre dédiée. Avec cet acte de langage illocutoire et indirect, l'« auteur » confère d'emblée à son œuvre un certain gage de qualité et oriente la réception du texte qui suit dans le sens d'une *captatio beneuolentiae*. » (Th. Fuhrer, « La dédicace littéraire et la mise en scène de l'auteur », p. 223).

⁷⁰ Les Régulateurs (*Regolatori* en italien), étaient au nombre de dix à Rovigo ; ils avaient pour charge administrative – telle que définie par les statuts de la ville, et approuvée par lettres patentes du duc de Ferrare en date du 3 juin 1454 (voir précisément *Statuta Rhodigii, Lendenariae, et abbatiae, ex decreto publico totius Policinii nuper reformatata*, Venise, Pinelli, 1648, p. 28-30, cap. III, *De Regulatoribus*) – de vérifier la validité des séances du conseil, d'en faire les comptes rendus, de ratifier les actes, et d'en assurer la validité.

culture en vous : vous revendiquez que c'est sous ses conseils que vous êtes allé à Padoue pour étudier, et que vous y avez bien réussi en droit civil⁷¹.

D'une part Camillo fait valoir que les qualités intellectuelles et morales de Venezzes sont dues à l'instruction de son oncle, d'autre part, l'on comprend que le choix du dédicataire qui vient d'accéder à une haute magistrature – à plus forte raison à celle de régulateur, puisque le droit civil est précisément ce qui lui est utile dans sa nouvelle charge – sert à la promotion de l'ouvrage : Camillo insinue au lecteur que les enseignements de son oncle permettent d'accéder à des fonctions prestigieuses, en présentant Francesco Venezzes comme *créature*⁷² de son oncle ; il est en l'occurrence rendu *caelestis* par *Caelius*. Camillo prête de surcroît des paroles laudatives à son dédicataire. L'usage du discours indirect libre – dont il est du reste impossible de vérifier si son contenu est authentique – permet à Camillo de produire son dédicataire devant les lecteurs comme témoin de la qualité des savoirs proposés par Rhodiginus. Camillo ne valorise pas directement l'érudition de son oncle (à aucun moment, d'ailleurs, ne témoigne-t-il de son expérience directe du génie de son oncle, alors qu'il en a été lui-même l'élève⁷³) mais recourt à une habile sermocination du dédicataire enrôlé ; l'information délivrée sur les paroles de Venezzes, dont il dit qu'il ne veut la passer sous silence, n'a strictement aucun intérêt pour le dédicataire – dans la mesure où Venezzes, lui, sait évidemment s'il a loué ou non Rhodiginus – mais vise seulement le lectorat. Car Camillo ne pouvait pas décevoir, au risque de paraître assez indélicat, dire que toute la culture de Venezzes était due à son oncle sans passer par la mise en scène de Venezzes l'avouant lui-même. De façon originale, le « discours du monde sur le texte⁷⁴ », comme le nommait Genette, face auquel la préface devrait constituer, par rapport au texte, un seuil, une « lisière⁷⁵ », est ici incorporé à la préface même.

Rhodiginus aussi use de cette représentation de ses dédicataires, afin de mettre en avant sa propre valeur, et décrit Niccolò Tiepolo le complimentant, sous couvert de lui adresser sa plus grande reconnaissance :

Non commemorabo pluribus, qua me accedentem uerborum et rerum munificentia sis amplexatus, qua ingenuitate ac animi candore nonnumquam secretiora mihi sis impertitus, [...]. Scio quam honeste cum meis ciuibus de me uerba feceris, et quidem non semel⁷⁶.

Je ne rappellerai pas par plus de paroles avec quelle largesse de compliments et de bienfaits vous m'avez embrassé lorsque je vins à vous, avec quelle noblesse et cordialité d'esprit vous m'avez parfois fait des confidences, [...]. Je sais avec quelle honnêteté vous avez parlé de moi à mes concitoyens, et même plusieurs fois.

Ayant toujours recours à la prétériorité, Lodovico Ricchieri peut s'arroger les faveurs d'un puissant aux yeux de ses lecteurs ; le procédé est d'ailleurs astucieux, car l'on ne peut absolument pas vérifier ce qu'il narre. Le désir de se distinguer est ici d'autant plus évident que cette dédicace ne figurait pas dans la première édition d'Alde Manuce en 1516, mais seulement dans celle en trente livres ; or Niccolò Tiepolo est devenu Capitaine de Rovigo en

⁷¹ *Lect. Ant. Praef. ad XXX.*

⁷² Cette conception est absolument capitale à la Renaissance, et l'on ne saurait comprendre les amitiés sans cette dichotomie entre le formateur et le formé. Voir : M. Rey, *L'Amitié à la Renaissance : Italie, France, Angleterre, 1450-1650*, San Domenico (Florence), European University Institute, 1999, p. 64.

⁷³ Voir annexe IV.

⁷⁴ G. Genette, *Seuils*, p. 8.

⁷⁵ *Ibidem.*

⁷⁶ *Lect. Ant. Praef. ad VI.*

1522⁷⁷. C'est donc bien son statut social qui pousse Rhodiginus à lui dédier un livre avec une préface, où il puisse le mettre en scène à son propre avantage, dans une visée purement auto-laudative. Le but ici est, de façon artificieuse, non pas de louer des amis, mais de les représenter en train de louer Rhodiginus (quoiqu'il y mette les formes, et tâche de camoufler, si l'on peut dire, sa propre distinction sous une salve d'éloges).

La Recherche d'amnistie

Cependant, de façon plus prosaïque, quelques données biographiques permettent de mieux comprendre la raison pour laquelle Rhodiginus cherche tant à s'attirer les bonnes grâces de ces concitoyens. En effet, dans ses recherches sur l'exil supposé de Rhodiginus, possiblement chassé de Rovigo en 1505, Cessi⁷⁸ explique l'origine de la disgrâce de Lodovico Ricchieri vis-à-vis des Rovigois. En 1502, suite à des crues inhabituelles du Pô, de l'Adige et de l'Adigetto (cours d'eau irriguant la ville), Rovigo est en proie à de fortes inondations qui causent de nombreux dégâts, et connaît de surcroît une épidémie de peste. Devant les dépenses colossales auxquelles la ville doit faire face, le Conseil communal décide le 27 février 1504 (soit l'avant-veille du versement des émoluments, le 29 février 1504, selon le calendrier julien), de suspendre pour une durée de quatre mois le salaire de deux médecins, et du précepteur de l'école publique, Lodovico Ricchieri, avec malgré tout l'assurance d'un acompte sur les quatre mois suivant, pour les rembourser par un salaire doublé⁷⁹. La mesure, pour choquante qu'elle puisse paraître, est votée dans ce contexte de crise par Andrea Casalini, l'un des deux médecins concernés par la suspension de salaire, qui accepte de travailler bénévolement, tandis que Lodovico Ricchieri est absent du Conseil mais représenté par Lodovico da Molino. Ricchieri proteste et conteste le décret communal. Ce dernier est cependant confirmé le 17 mars 1504. Ricchieri va jusqu'à saisir le tribunal suprême de Venise (*il Consiglio di Auditori* ; l'organe judiciaire d'appel de la Sérénissime), ce que les Rovigois considèrent comme un grave affront⁸⁰. Ricchieri est cependant débouté de sa demande, du moins est-elle restée lettre morte. Le 16 mai de la même année, le Conseil de Rovigo décide que la ville est trop endettée, et revoit l'échéancier de remboursement pour ses salariés non rémunérés ; au lieu des quatre mois initialement prévus, il décide que le remboursement de la dette contractée (soit pour les mois de février, avril et mai, une somme de soixante-dix ducats pour chacun des fonctionnaires) avec les deux médecins et Ricchieri sera étalonné sur deux ans (et non plus quatre mois)⁸¹. Ricchieri est furieux. Un peu plus d'une semaine plus tard, le 25 mai 1504, le Conseil décide de diminuer le salaire des médecins, dont la ville ne peut se passer, et, pour des raisons sanitaires (à cause de l'épidémie de peste ; mais nous osons croire que des considérations financières – et des rancœurs personnelles – présidaient à cette décision), ferme l'école communale, et licencie Ricchieri⁸². D'après ce que dit Cessi, il commence à critiquer en public et en privé le Conseil communal, de façon très virulente⁸³. Ses récriminations ont dû s'intensifier, durant plusieurs mois, jusqu'à ce que le Conseil fasse un arrêt, en date du 24 mars 1505⁸⁴, de condamnation de Ricchieri, dans lequel on l'accuse

⁷⁷ G. Durazzo, *Dei rettori veneziani in Rovigo*, p. 20.

⁷⁸ Nous tirons la plupart de nos informations de son opuscule : C. Cessi, *La cacciata di Celio Rodigino da Rovigo*.

⁷⁹ Rovigo, Archivio Comunale di Rovigo, Reg. Cons., A, c. 23 b.

⁸⁰ Il ne faut oublier que Rovigo était sous domination vénitienne, donc aux yeux des Rovigois, il s'est adressé à la puissance occupante.

⁸¹ Rovigo, Archivio Comunale, Reg. Cons., A, c. 25 a.

⁸² Rovigo, Archivio Comunale, Reg. Cons., A, c. 25 b.

⁸³ *Ostinato nel suo proposito, egli seguì ad inveire privatamente e pubblicamente contro il Consiglio*, C. Cessi, *La cacciata di Celio Rodigino da Rovigo*, p. 17.

⁸⁴ Il faut croire que Ricchieri a été particulièrement véhément, pour que son propre représentant à la réunion du 17 février 1504, Lodovico da Molino, son ami alors régulateur, ait dû le condamner.

de s'être rendu coupable « du vice et péché d'ingratitude⁸⁵ » envers sa patrie, et où l'on lui interdit d'exercer aucune charge à Rovigo *perpetuamente* (« à perpétuité »). Le reproche et la condamnation sont tout de même forts, et nous font entendre d'une toute autre manière la façon performative dont Rhodiginus signifie à ses concitoyens sa reconnaissance et sa gratitude.

D'un œil tout différent, nous comprenons que les cadeaux que sont les préfaces aux Rovigois ont une visée politique pour racheter la conduite de Rhodiginus ; il s'agit dès lors d'un levier pour s'attirer l'indulgence de sa patrie d'origine. Lodovico Ricchieri à maintes reprises évoque sa volonté de ne pas paraître ingrat, ce qui, en regard des données biographiques offertes par Cessi, rend ses motivations suspectes. Il exprime très clairement d'ailleurs ses remords, sans pour autant en esquisser le récit, dans sa préface à Girolamo da Fiorenzuola :

Vt nil mihi ad hunc diem fuerit antiquius, nil notis expetitur magis, quam ut quoquo modo meritis, officiisque tuis, et si non paria, quippiam saltem rependere ualerem : ne omnino ab tam excellentis doctrinae uiro sentirer ingratus : quod huic generi omnia inesse uitia uiderer audisse⁸⁶.

Puisque je n'ai rien eu jusques à ce jour de plus à cœur, rien que je n'eusse davantage appelé de mes vœux, que d'être capable en quelque manière de te payer, pour tes mérites et bienfaits, sinon la somme équivalente, du moins un petit quelque chose : afin que jamais je ne passasse pour ingrat aux yeux d'un homme d'une science si excellente ; car il est évident que j'ai appris que tous les vices se trouvent dans ce genre de comportement.

La contraposée de cette dernière proposition serait que toutes les vertus sont dans la gratitude, et c'est précisément ce que Rhodiginus voudrait démontrer de façon ostentatoire dans ses préfaces. Car il semblerait que l'accusation d'ingratitude ait sérieusement terni la réputation de Rhodiginus. Camillo, quant à lui, le laisse un peu plus clairement entendre dans sa préface à Francesco Venezia, régulateur de Rovigo : *nam quauis pernicie peius multo reor inauspicatissimum ingrati nomen, circumfuso tamen tantis rerum difficultatibus lucis nescio quid sese ostentauit⁸⁷* (« de fait je pense que le nom d'ingrat est de loin le plus funeste de tous les fléaux, même s'il [Lodovico, son oncle] s'est fait valoir en diffusant quelque lumière sur les immenses difficultés des savoirs »). Il est intéressant de noter cet aveu ; quelque célébrité qu'ait pu valoir l'œuvre de Rhodiginus à Rovigo, le souvenir de son « ingratitude » semble ne pas avoir complètement disparu et ce, même dix-sept ans après sa mort, pour que Camillo sente la nécessité de le mentionner dans l'édition de 1542. Cette tache sur la *fama* de Rhodiginus semble indélébile, d'où la prépondérance des Rovigois au sein des destinataires de Rhodiginus. Il confesse même à son compatriote Zaccaria da Rovigo la raison véritable de ses dédicaces patriotiques :

⁸⁵ Le manuscrit est encore présent dans les archives de la ville : *Cum sit, che il vizio et peccato de la ingratitude gravemente sia exprobatò da Dio ed homini da bene de questo mondo e gravamente da esso Dio punito nel altro, pertanto considerando ser Ludovico da Molino bon. Rectore de la terra de Rovigo che m° [maestro] Ludovico de Richiero alias m° de la schola de dicta terra, oltre le altre sue virtù naturali haver in se dicto vizio et peccato de la ingratitude [...]* (« Étant donné que le vice et péché d'ingratitude est fortement désapprouvé par Dieu ainsi que par les hommes de bien en ce monde, mais aussi fortement puni par Dieu dans l'autre, partant le sieur Lodovico de Molino, honorable Régulateur de la terre de Rovigo, en considérant que maître Lodovico de Richiero, par ailleurs maître de l'école dudit territoire, outre ses autres vertus naturelles, a en lui ledit vice et péché d'ingratitude [...] »), Rovigo, Archivio Comunale, Reg. Cons. A., c. 38 a.

⁸⁶ *Lect. Ant. Praef. ad VII.*

⁸⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XXX.*

quando ueterem Atheniensium ἀμνηστίαν insequutus, traditis obliuioni omnibus, reiectisque, animum quae repetita ualet exulcerare, ac magna ex parte obductum uulnus refricare : quippe infecta ne tempus quidem πάντων πατήρ, uti Pindarus inquit⁸⁸, reddiderit⁸⁹.

car j'ai recherché l'antique *amnēstia* (« amnistie ») des Athéniens, grâce à laquelle est plongé et rejeté dans l'oubli tout ce qui a la force d'aigrir l'esprit – si on le répète –, et de rouvrir une plaie en grande partie recouverte ; car pas même le temps, *pántōn patēr* (« père de toute chose »), comme le dit Pindare, ne peut guérir ce qui est infecté.

Cette amnistie jadis espérée par Rhodiginus est de fait recherchée à nouveau, et de façon voilée, dans ses préfaces, et la piété dont il montre dans ses marques flatteuses de reconnaissance sont à la fois des moyens de construire une personnalité d'auteur vertueux et patriote, mais aussi, et surtout, des gages de bonne conduite par rapport à ce que ses concitoyens pensaient de lui. Ainsi donc, la dédicace aux concitoyens est motivée par un patriotisme contraint de se justifier en performant l'attachement à Rovigo par les amitiés rovigoises.

LES AMIS DU CLERGÉ

Pour un humaniste, suivant ce qu'en dit Cicéron, l'amitié se fonde sur l'entente autour des réalités humaines et divines⁹⁰. Or au Moyen Âge et à la Renaissance, l'Église réinvestit le discours sur l'*amicitia*, qui se trouve transcendée par Dieu, comme le note Michel Rey : « La tradition catholique italienne est donc riche de réflexions sur l'amitié, qu'elles émanent des ordres mendiants ou des cercles érudits humanistes proches de l'Église qui suivent parfois une veine mystique et hermétique. Cette tradition légitime sa parole par un recours quasi-systématique aux textes antiques, rapportés à la divinité chrétienne⁹¹ ».

À supposer que Lodovico Ricchieri ait bien été prêtre, il est parfaitement naturel que ses préfaces s'adressent à des clercs. Car la communauté amicale d'ecclésiastiques est précisément soudée par la pratique religieuse et le dogme chrétien, comme le démontre Bénédicte Sère, « parce qu'ils collaborent à une fin commune, tant morale (c'est-à-dire politique) que spirituelle (ou mystique), les membres sont unis entre eux par des relations d'attachement qui relèvent autant de l'*amicitia* que de la communion spirituelle. Dans les faits, la sociabilité amicale et la communion dans la prière au cours des célébrations liturgiques, surtout eucharistiques, sont les deux formes qui actualisent ces liens⁹² ». Et si, dès l'Antiquité, les motifs de l'affection portée à l'ami reposent sur sa vertu, à l'époque de Rhodiginus, reprenant les critères cicéroniens, c'est désormais sur la foi chrétienne et l'orthopraxie religieuse que les dédicataires sont sélectionnés⁹³. C'est ce qu'écrit Camillo au frère Sebastiano Delio, de Castel Durante, docteur en écriture sainte :

Ob id Seraphicum ordinem et patriam tuam Durantinam illustras, hostiam te ipsum producens : propriam animam, quasi quoddam dei uiuentis simulacrum aedificasti : templum quoque construxisti, quum diuinissimam mentem tuam et intellectum ita parasti, ut diuinam lucem facile posset recipere. Ergo undecunque optimus, undecunque summus, a me coleris et obseruari⁹⁴.

⁸⁸ Pindare, *Olympiques*, II, v. 17.

⁸⁹ *Lect. Ant. Praef. ad XX*.

⁹⁰ Cicéron, *Laelius de amicitia*, VI, 20.

⁹¹ M. Rey, *L'Amitié à la Renaissance*, p. 170.

⁹² B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge*, p. 240.

⁹³ Voir en annexe II l'extrait de la préface de Rhodiginus à Giovanni Maria Guidoni, p. 40.

⁹⁴ *Lect. Ant. Praef. ad XXIII*.

Pour cette raison, tu fais briller ton ordre séraphique et ta patrie de Durante, en te produisant toi-même en « hostie » : tu as édifié ton âme particulière, comme une espèce d'image du Dieu vivant : et tu as construit aussi un temple, puisque tu t'es apprêté un esprit et une intelligence qui sont si divins, qu'ils peuvent recevoir avec aisance la lumière divine. C'est pourquoi, en tout point le meilleur, en tout point le plus grand, tu es adoré et respecté de moi.

Ici le lexique même des qualités de Delio est emprunté au vocabulaire religieux ; l'excellence de cet ami procède de son caractère quasi divin et le rapport entretenu par Camillo à cet homme tient du lien cultuel. La divinité de son dédicataire est présentée comme la raison pour laquelle Camillo a de l'affection pour Delio. Ailleurs, Rhodiginus en s'adressant à Carlo Ruini (laïc par ailleurs), citoyen de Reggio, le présente aussi comme un saint, en utilisant une comparaison elle-même d'inspiration religieuse ;

Haud absurde, opinor, huius nostri ludicri metam fere medianam⁹⁵ sacro nomini tuo destinandam duximus. Quoniam sicuti est homo nitidius optimi maximi Dei simulacrum, ita et nunquam laudata satis uirtutum tuarum magnitudo praesignis, ac morum examinatissima ratio plane ἀναμόρτητων, naturae rationalis te quasi typum facit, et iconam uere spirantibus delineatam ductamque coloribus⁹⁶.

Il n'est point absurde, je crois, que nous ayons pensé qu'il fallait consacrer à ton nom sacré la borne quasi-centrale de notre stade. Car ainsi que l'homme est la représentation éclatante de notre très haut et très grand Dieu, de même la grandeur insigne de tes vertus, jamais assez louée, et l'équilibre fort pesé de ton caractère vraiment *anamártetos* (« infallible »), font de toi presque le type de la nature rationnelle, et son icône tracée et dessinée en de vives couleurs.

Rhodiginus fonde ainsi son amitié avec Ruini d'abord sur une analogie avec un dogme chrétien (l'homme à l'image de Dieu), puis avec une transposition des épithètes christiques (dans la langue de l'Évangile) à l'endroit de son dédicataire, et une comparaison finale avec les objets de culte dignes de vénération. Ce point est particulièrement intéressant car les Ricchieri dans leur lexique même pour qualifier leurs amitiés font intervenir des termes religieux.

Le Culte des amis clercs

De nombreuses métaphores font une analogie entre la relation à Dieu et la relation à l'ami. Par exemple, Rhodiginus croit devoir offrir un sacrifice expiatoire s'il omettait dans ses préfaces de mentionner Celio Calcagnini⁹⁷, et Gian Maria Goretti (l'ami de Camillo qui l'a aidé à la publication des *Lectioes* en 1542 et qui s'est chargé de la rédaction de la dix-septième préface) n'hésite pas à considérer son épître dédicatoire comme un *μνημόσυον*⁹⁸ (« mémorial »), utilisant le terme biblique qualifiant les offrandes sacrificielles des Hébreux à Dieu, censées les rappeler à sa mémoire⁹⁹. De même Rhodiginus se considère « l'apôtre » de

⁹⁵ En 1516, cette préface ouvrait le livre IX, et en 1542 le livre XVI, si bien qu'elle a pu conserver sa place centrale.

⁹⁶ *Lect. Ant. Praef. ad XVI.*

⁹⁷ *Quamobrem piaculum essem abitratus, quod nec maioribus procurari hostiis posset, si Caelium Caelius praeterisset tacitum in hac, qualis ea cunque sit, censura* (« Raison pour laquelle j'aurais pensé devoir faire un sacrifice expiatoire, que les victimes sacrificielles des Anciens ne sauraient pas même satisfaire, si Celio avait omis Celio en le passant sous silence, au sein de ce recensement, de quelque qualité qu'il soit »), *Lect. Ant. Praef. ad XXVI.*

⁹⁸ *Accipe igitur reuerendissime pater, hoc a me quaecunque nostrae amicitiae μνημόσυον* (« Reçois donc très révérend père, de moi ce *mnēmósunon* (« mémorial »), quelle qu'en soit la qualité, de notre amitié »), *Lect. Ant. Praef. ad XVI.*

⁹⁹ Lévitique, 2 : 9, 16 ; 5 : 12 ; Nombres, 5 : 26.

la bonté naturelle de Carlo Ruini¹⁰⁰. Les devoirs de l'amitié sont ainsi pensés d'après les devoirs envers Dieu. Quelque imaginées que soient les expressions de Rhodiginus, elles convergent toutes vers une espèce de christianisation de l'amitié, ou pour mieux le dire, de volonté de sanctuariser la relation amicale en la rendant fondamentalement religieuse. Comme le fait remarquer Michel Rey dans sa remarquable étude sur l'amitié à la Renaissance : « Amour et cadeaux sont, dans le commerce avec les amis, équivalents à la foi et aux bonnes œuvres dans la relation avec Dieu. L'une ne va pas sans l'autre, mais le chrétien peut, jusqu'à un certain point, les accentuer plus ou moins selon sa piété¹⁰¹ ».

C'est pourquoi les adages et proverbes utilisés par les Ricchieri pour signifier que les présents qu'ils offrent (à savoir les livres) sont trop humbles face à la grandeur de leur récipiendaire, ne sont pas anodins. Souvent pour excuser la simplicité du livre qu'ils dédient, les Ricchieri emploient : *Mola quidem salsa litant qui non habent thura*¹⁰² (« ceux qui n'ont pas d'encens, offrent de la farine salée¹⁰³ ») ; il s'agit certes d'un proverbe, mais son choix, faisant métaphoriquement de la dédicace une libation religieuse, est révélateur de la conception de l'*amicitia* envisagée sous le mode culturel¹⁰⁴. À plusieurs reprises ils reprennent la formule de Pline l'Ancien¹⁰⁵ : *Multa ualde pretiosa ideo uidentur, quia sunt templis dicata* (« beaucoup de choses paraissent précieuses, pour peu qu'elles soient dédiées à des temples¹⁰⁶ ») (pour signifier que les livres gagnent en autorité grâce à leur dédicataire). De même, pour rendre incontestable leur amitié, ils se revendiquent amis Μέχρι τοῦ βωμοῦ¹⁰⁷ (« jusqu'au pied de l'autel¹⁰⁸ ») ; il faut comprendre que la seule limite à leur dévouement amical est ce qu'interdirait précisément la religion.

La célébration en préface à l'ami tient lieu en quelque sorte d'offrande. Le statut clérical du destinataire induit d'ailleurs une reconfiguration de la nature même de la relation, désormais ritualisée, au sens fort du terme. Citons un long passage de la préface adressée à Luca Leone, capucin et théologien de Venise :

*Tu uero uir scientissime a carceribus undique ad oleas*¹⁰⁹ *idem mihi es perpetuo cognitus, uerax utique ac rationibus meis benenolus, si quis alius. Palam id cum primis in Patauino factum gymnasio est, ubi quantum eualuisti, dignitatem meam fouere non destitisti prius, quam bellorum procella inde excussus uterque est. Sed mirum nil, ipsum hoc a te efflagitabant mores tui, sacerdotio, quo fungeris castissime ac plane ex formula et quadro (uti aiunt) congruentissimi, atque ita, ut eius Ordinis etiamnum ueteranis exemplar syncerissimum esse queas. Efflagitat praecellens quoque diuinorum scientia, ingenii solertia aptissima, ut decretorum iucundiores Christianae ueritatis cultori doctrinam non memorem hic. Quamobrem si et ipse non sustineo ἄμουςος uideri, aut ἀναλφάβητος, siquidem imperitior nunquam non malus : est quod enitar meritis tuis, et quam sustines,*

¹⁰⁰ [...] *ad naturae tuae clementissimam prouoco bonitatem. Ad quam, opinor, apostolos non abnues.* (« je fais appel à la bonté très généreuse de ta nature. À ses apôtres, je crois, tu ne feras point opposition. »), *Lect. Ant. Praef. ad XVI.*

¹⁰¹ M. Rey, *L'Amitié à la Renaissance*, p. 53. Voir à ce sujet : R. C. Texler, *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic press, 1981, et notamment : « The Friendship of Citizens », p. 148.

¹⁰² Issu de Pline l'Ancien, *Historia naturalis, Praefatio XI*. Cité dans Érasme, *Adagia*, II, VII, 5.

¹⁰³ *Lect. Ant. Praef. ad IV ; V ; XXI ; XXV*. Ce proverbe signifie qu'il n'y a pas de vice à honorer la divinité (ou qui que ce soit) avec de faibles moyens.

¹⁰⁴ Suivant le dogme de la communion des saints, les relations amicales et la dévotion aux saints sont de même nature au Moyen Âge et à la Renaissance. Bénédicte Sère fait même remarquer que « L'ami peut aussi bien être le saint dont l'intercession est efficace dans un *continuum* entre ciel et terre où la foi transcende la visibilité des frontières » (B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge*, p. 291). L'on comprend dès lors pourquoi Rhodiginus demande à ses amis religieux d'intercéder (tant mystiquement que pratiquement) pour lui, en les traitant comme des saints. N'a-t-il pas d'ailleurs pris Celio Calcagnini comme « saint patron » en se surnommant *Coelius* ?

¹⁰⁵ Pline l'Ancien, *Historia naturalis, Praefatio XIX*.

¹⁰⁶ On la retrouve dans l'épître introductive à Monseigneur Domenico de Cuppis, et *Lect. Ant. Praef. ad II ; VII*.

¹⁰⁷ En latin : *usque ad aras amicus*. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, I, 3 ; Érasme, *Adagia*, III, II, 10.

¹⁰⁸ *Lect. Ant. Praef. ad VII*.

¹⁰⁹ Voir Érasme, *Adagia*, I, VI, 58.

personae quoquo modo paria facere. Ego utique is sum, cui uel maxime religionibus addicti diuiniore quodam nutu uiri, ductu eodem pergrati perpetuo fuerint : ut quos in meditullio diuinitatis et hominum interlocatos, et proinde augustius suspiciendos, uelut sacros plane perspexerim. Mihi uero aduersum te cultus etiam ratio familiarioris, aut uerius impensoris ingerit se. Quo factum est, ut inauspicatius fuisse prodituros hosce libellos, sim opinatus, ni te (quod illorum pontificium est) inter eos allegissent, quos obseruanter in uoluminis uestibulis salutamus, nostramque tibi mentem pergerent aperire¹¹⁰.

Mais toi, homme fort savant, je t'ai toujours connu fidèle à toi-même, de la ligne de départ jusques aux palmes, sincère en tout et bienveillant envers mes réflexions, s'il en est un. Ce fut surtout rendu clair à l'université de Padoue, où tu n'as point cessé d'encourager ma carrière autant que tu le pouvais avant que nous ne soyons l'un et l'autre secoués par la bourrasque des guerres... Mais il n'y a rien d'extraordinaire à cela, ce sont tes mœurs qui le réclamaient de toi, elles qui conviennent parfaitement à ton sacerdoce, dont tu t'acquittes très chastement et naturellement selon la règle et le cadre (comme on dit), et de telle sorte que tu peux représenter un fort honnête modèle, même pour les plus anciens de ton Ordre. Ce qui te le réclame aussi, c'est ta remarquable connaissance des réalités divines, fort appropriées à l'habileté de ton intelligence, au point que je n'ai point à rappeler ici ta culture en droit canon, si réjouissante pour un sectateur de la vérité chrétienne. Raison pour laquelle, si moi-même je ne supporte pas non plus de paraître *ámouso* (« sans art ») ni *analphábēto* (« illettré »), puisqu'il n'arrive jamais que l'imbécile ne soit point mauvais, c'est pour m'efforcer à rendre de n'importe quelle manière la pareille à tes mérites et au rôle que tu soutiens. Or j'ai toujours été de nature à trouver fort agréables, pour la même conduite, les hommes qui, par une espèce de tendance divine, étaient tellement attachés à la religion, que je percevais clairement qu'ils étaient situés entre la divinité et l'humanité, et donc qu'il fallait très religieusement les encenser comme des saints. Or la raison d'un culte très amical envers toi – ou vraiment très zélé – s'est présentée à moi. Il en résulta que j'ai pensé qu'il eût été de fort mauvais augure de publier les livres que voici, s'ils ne t'eussent point admis (ce qui leur confère une autorité pontificale) parmi ceux que nous saluons respectueusement dans les vestibules de chaque volume, et s'ils ne tendaient à te découvrir notre pensée.

Ici, Rhodiginus éclaircit le caractère consubstantiel de l'amitié et de la religion chrétienne. D'abord, comme nous le disions, la qualité même de l'amitié dépend des connaissances religieuses et du respect de la religion ; autrement dit, le degré de *pietas* révèle la qualité de l'*amicus*. Par ailleurs, puisqu'il considère que les membres de l'Église sont plus exceptionnels, par leur conduite, ces éloges en préface font office métaphoriquement d'« encensements » ; il s'agit en quelque sorte de sanctifier l'ami. Bénédicte Sère compare d'ailleurs la transcendance théologique de la charité envers Dieu à la transcendance de l'altérité dans le lien amical¹¹¹. Ainsi l'exercice épictétique se conçoit lui-même comme un devoir religieux. Le lien amical étant compris comme un culte – à la manière de l'oraison envers Dieu – la dédicace dans une préface est plus qu'un hommage, et se trouve comparée à une action de grâce, ou du moins une célébration religieuse au sens culturel du terme. Rhodiginus renoue ainsi avec le sens originel de la *dedicatio* romaine, à savoir la consécration d'un monument à une divinité, et les préfaces dédicatoires assument bien une fonction liturgique¹¹², qui permet au monument antique que constitue chaque livre de recevoir une sanctuarisation « pontificale », dans une fusion des conceptions chrétiennes et romaines.

¹¹⁰ *Lect. Ant. Praef. ad XXVIII.*

¹¹¹ B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge*, p. 288.

¹¹² Anne Raffarin a très justement démontré le lien spirituel entre les ouvrages humanistes sur l'Antiquité et leur dédicataire ecclésiastique, en tant que l'œuvre constitue un monument dont la dédicace imite la consécration religieuse : « Tant du point de vue du contenu que dans le choix du dédicataire, les antiquaires de la Renaissance offrent un monument en le plaçant sous le signe du sacré » (A. Raffarin, « Les dédicaces aux pontifes », p. 418).

La Sanctification de l'ouvrage

Il en résulte que l'œuvre elle-même est offerte comme un dû aux hommes d'Église, et que les livres, en retour, sont sanctifiés par l'autorité des clercs. La préface aux amis religieux se veut une offrande religieuse, au motif que l'amitié est un décalque des devoirs chrétiens, pour encenser à la manière d'une célébration le dédicataire, qui lui-même sanctifie l'ouvrage. Cela se ressent tout particulièrement dans les déclarations de Rhodiginus à Luca Leone ; il trouve « réjouissante » la culture en droit canon de son dédicataire, et dans le caractère amphigourique de sa syntaxe (du moins dans sa complexité volontaire) il paraît vouloir offrir un présent d'une rare exquisité. Et en aval, la réception même de l'œuvre de Rhodiginus est médiée par la divinité (de façon tout à fait conforme au dogme chrétien¹¹³, puisque tout se fait par le truchement de Dieu), au sens que le bon accueil des préfaces dépend des prières de Rhodiginus (sous un mode juridico-religieux : *Illud grauius multo reliquum sit mihi, ut amanter extenteque doctissime Zacharia obtestari non desinam [...] munuscula boni consulas*¹¹⁴ [« il me resterait donc ce besoin bien plus important, très savant Zaccaria, de prier sans relâche avec amitié et abondance, [...] que tu penses du bien de ces petits cadeaux »]), ou bien d'une action de Dieu (*Ac si diuinitus contingat, uti nostra haec typis conformata nuper approbentur tibi undecunque scientissimo [...]*¹¹⁵ [« Et s'il arrivait par un effet divin, que nos travaux récemment imprimés que voici soient approuvés de toi, qui es fort savant en toute chose [...] »]).

On voit de façon paroxystique comment les Ricchieri associent, par des concepts inextricables, *amicitia* et *pietas*, qu'ils lient sémantiquement. Notons la parfaite tautologie dans cette articulation entre amitié et religion chrétienne : l'amitié est causée par la piété religieuse, en sorte que les devoirs de l'amitié suivent le rituel religieux, et les cadeaux que sont les livres et leurs préfaces dédicatoires deviennent ainsi des célébrations cultuelles, dont même la réception dépend de la volonté divine. Par rapport à l'amitié antique, si selon le catéchisme catholique la vie de tout chrétien doit aspirer à la sainteté, nous comprenons d'une part que la communauté amicale se conçoit comme ecclésiale, et que la spiritualité chrétienne refonde les vertus que supposait l'*amicitia* des Anciens.

Il en va de deux enjeux d'importance pour les Ricchieri de s'adresser à des membres de l'Église. Tout d'abord, il s'agit de solliciter de la part d'hommes de foi une tutelle pour chaque livre, et ce, notamment par la prière. L'ami religieux est par son simple statut plus digne d'amitié, car en tant qu'homme qui consacre sa vie à Dieu, il peut certes, en termes pratiques, favoriser l'ouvrage de Rhodiginus, mais surtout, d'un point de vue mystique, assurer par la prière le bon accueil de l'ouvrage. La demande de prière est d'ailleurs assez récurrente : il en réclame à Giovanni Maria Mattarelli, l'évêque de Casio (*Tuis ergo auspiciis publicum indipiscetur sequens liber, cui tu sanctis precibus progressus concipias faustos uelim*¹¹⁶ [« C'est donc sous tes auspices que commence officiellement le livre qui suit, auquel je souhaiterais que tu procures, par tes saintes prières, d'heureuses avancées »]).

Qui plus est, il s'agit évidemment, dans une visée quasiment apologétique, de se montrer fervent défenseur de la chrétienté ; la prise à partie de clercs sert de caution à l'orthodoxie de l'ouvrage. D'abord, le simple fait d'étaler autant de relations ecclésiastiques, présentées comme des modèles de vie chrétienne, doit impressionner le lecteur, qui voit autant de garanties religieuses des *Lectiones* dans le patronage de tant de clercs ou de défenseurs de la

¹¹³ Véronique Abbruzzetti souligne bien dans son étude sur l'amitié entre clercs que « l'amitié pour les hommes d'Église ne peut se concevoir que ternaire, en relation avec Dieu », V. Abbruzzetti, « L'Amitié au couvent », *Arzana*, 13, 2010, p. 40.

¹¹⁴ *Lect. Ant. Praef. ad XX.*

¹¹⁵ *Lect. Ant. Praef. ad XXIX.*

¹¹⁶ *Lect. Ant. Praef. ad III.*

religion chrétienne. Rhodiginus écrit ainsi au comte et chevalier Giovanni Maria Guidoni¹¹⁷, de Modène :

Quippe sicuti balbi balbos intelligunt ac amant¹¹⁸, sic a diuino cultu non prauitate ulla reuulsus uir, orationi in primis, quae deum uel exprimit uel rimatur, cum primis affici consuevit, fronte insigniter exporrecta. Tu uero Ioannes Maria, nobilium scientissime, ac scientum nobilissime, sic Christianae ueritatis assertorem te ubique praestas, ut uitae cura innocentissimae et religionis reuerentia uel religiosissimis esse quoque integritatis exemplar singulare possis uideri¹¹⁹.

De même que les bègues comprennent et aiment les bègues, de même un homme qui n'est détourné par aucun vice du culte de Dieu a d'abord l'habitude de se consacrer à l'oraison qui, soit exalte, soit recherche Dieu, d'un regard remarquablement éployé. Mais toi, Giovanni Maria, le plus savant des nobles, et le plus noble des savants, tu te montres partout le défenseur de la vérité chrétienne, au point qu'il est possible que tu paraisses être, par le soin de ta vie fort innocente et par ton respect de la religion, un exemple particulier d'intégrité, même pour les plus religieux.

Invoquer l'appui de quelqu'un dont on dit qu'il est un représentant insigne de la chrétienté, et en même temps un modèle religieux, laisse d'abord supposer que les livres de Rhodiginus ne sont pas censés aller à l'encontre de la vérité chrétienne, et même qu'il en serait lui aussi le fervent défenseur, ce qui servirait de base axiologique commune à l'amitié avec Guidoni. Les vertus ici louées par Rhodiginus chez ce dédicataire lui permettent de montrer avec ostentation les positions doctrinales qu'il prétend défendre. Par ce procédé, Rhodiginus s'arroge, comme une espèce de validation morale, l'autorité d'ecclésiastiques. En général, les Ricchieri construisent littérairement leurs amitiés avec des clercs sur un socle partagé – du moins, supposément – de doctrines, afin qu'on ne puisse douter du respect dogmatique des *Lectiones antiquae*. En s'adressant à Mattarelli, prenant à témoin un évêque d'ailleurs, Rhodiginus insiste sur l'aspect divin de tout ce qui pourrait passer pour vétilles dans les *Lectiones* :

Rimabimur autem philosophorum sacraria, uerum sic, ut Latine loquamur, ne thesauros a me quisquiliis intellegi¹²⁰ putes : quando, ut nunc est, sapientiae studium Silenis¹²¹ simillimum dixeris, quorum imagunculae hispido fere uisuntur ore, ac ingrato prorsum, intus contacta diuiniore forma, suo, id est incomparabili ornata splendida¹²².

Nous allons explorer les sanctuaires des philosophes, mais de telle sorte que, pour le dire en latin, tu ne penses point que je prenne des déchets pour des trésors : car, comme c'est ici le cas, on pourrait dire que l'étude de la sagesse est très semblable aux Silènes, dont on contemple en général les petites images au visage hirsute, mais par profonde mésestime pour elles, puisqu'à l'intérieur, une grâce plus divine est celée, c'est-à-dire des réalités éblouissantes d'une incomparable beauté.

¹¹⁷ Le patronyme de ce dédicataire subit une curieuse altération dans sa latinisation entre la première et la seconde édition : la préface du livre XII était adressée *ad Guidonem*, tandis que celle du livre XXII devient *ad Vidonem*. Cette correction semble ainsi privilégier en latin l'étymon germanique de ce patronyme, *Wido*, sans doute pour souligner sa noblesse ancestrale, et son extraction carolingienne.

¹¹⁸ Érasme, *Adagia*, I, IX, 77.

¹¹⁹ *Lect. Ant. Praef. ad XXII*.

¹²⁰ Nous pensons qu'il s'agit là de la traduction d'une expression italienne qui serait *apprezzare come tesori le quisquilie*.

¹²¹ Voir Érasme, *Adagia*, III, III, 1.

¹²² *Lect. Ant. Praef. ad III*.

Ce passage ne figurait pas dans l'édition de 1516 ; il a été ajouté soit par Rhodiginus, soit par Camillo, alors même que Mattarelli est mort en 1520, ce qui rend patent que cette préface s'adresse véritablement aux lecteurs. Ici encore s'opère une double énonciation ; Rhodiginus en faisant valoir à un évêque le caractère « divin » du contenu de son ouvrage dirige son lectorat dans sa compréhension des *Lectiones*, et fait en sorte que le statut clérical, et même épiscopal en l'occurrence, de son dédicataire étaye la réception qu'il désire. Nous disions que ces adresses avaient une valeur apologétique pour la raison précise que Rhodiginus tient des positions parfois quelque peu hétérodoxes (puisque c'est un lecteur de Ficin et Pic de la Mirandole par exemple¹²³, et qu'il cite abondamment les néo-platoniciens ; il s'intéresse par ailleurs particulièrement à la magie, la divination et la cabale¹²⁴) et qu'il a un certain attrait pour les histoires scabreuses¹²⁵.

Des Religieux pour une œuvre religieuse

L'enjeu est donc de marquer ses livres du sceau de la conformité aux dogmes, et ce, en les dédiant à des clercs. Allant dans ce sens, Camillo Ricchieri va jusqu'à présenter la finalité même de l'ouvrage comme un dessein religieux dans sa préface à Bernadino Barbuglio, clerc lui-même :

Cum summus rerum opifex Deus, homini nihil praestabilius mente, ratione atque intelligentia dederit, mirum uideri non debet, nonnulli, et quidem sapientissimi uiri, tantum studii laboris ac uigiliarum contulerint ad eam partem excolendam et informandam, qua sola et reliquis animantibus et ipsis hominibus antecellerent. [...] Id quum ita sit, facile in animum induco meum, aequiores rerum aestimatores bene precari manibus patrum mei, cuius uniuer-sum studium eo tendebat, ut dum uiueret, operosas uigilias arduosque subiret labores, quibus animum non solum magis expolitum excultumque sibi compararet, et eruditiores quam plurimos faceret, sed etiam ut posteris paratam congestamque huiusce pii laboris sylvam relinqueret, ex qua non pauca ad suos usus transferre, studiosa iuuentus possit¹²⁶.

Puisque Dieu, le très haut artisan de l'univers, n'a rien donné à l'homme de plus remarquable que l'esprit, la raison et l'intelligence, il ne doit pas sembler étonnant que beaucoup, et d'ailleurs des hommes fort sages, ont consacré tant de recherches, d'efforts et de veilles à la culture et à la formation de cette partie de l'homme, la seule par laquelle ils dominaient le reste des êtres vivants et les hommes eux-mêmes. [...] Puisque c'en est ainsi, je me mets aisément en tête que les plus justes appréciateurs des lettres prient bien pour les mânes de mon oncle, dont l'intégralité de l'étude tendait à ceci, tant qu'il était en vie : de s'adonner à des nuits blanches très laborieuses ainsi qu'à des travaux difficiles, pour non seulement s'octroyer un esprit plus lissé et plus cultivé, et renseigner le plus de monde possible, mais aussi pour laisser une sylvie de ce pieux travail, préparée et amoncelée précisément au bénéfice de la postérité, pour que la studieuse jeunesse s'en puisse approprier de nombreux passages.

Ce que signifie ici Camillo, c'est que le projet de son oncle rejoint en soi les desseins de Dieu, ou du moins concourt au projet de Dieu ; l'intelligence et la connaissance étant précisément le plus beau présent de Dieu à l'Homme, Rhodiginus participe à la culture de ce don divin – mettant en pratique la parabole des talents, si l'on peut dire – ce qui rend son travail *pius*. Ainsi, au-delà de la volonté de réchapper aux reproches de ne pas tout à fait être

¹²³ À ce sujet, voir M. Marangoni, *L'Armonia del sapere*, le chapitre « l'uomo e il mondo », p. 91-161.

¹²⁴ En particulier pour la magie, *Lect. Ant.* V, 42, et la cabale *Lect. Ant.* VI, 1. Voir A. Serrai, *Storia della bibliografia, I. Bibliografia e Cabala, Le enciclopedie rinascimentali*, p. 183-185.

¹²⁵ Entre autres *Lect. Ant.* VI, 37. Voir V. Marchetti, « Detestanda libido. Le sessualità anomale nei *Lectionum antiquarum libri* di Lodovico Ricchieri », *Eresie, magia, società nel Polesine tra '500 e '600*, Rovigo, Minelliana, 1989, p. 23-31.

¹²⁶ *Lect. Ant. Praef. ad XI*.

orthodoxes, les Ricchieri présentent les *Lectiones antiquae* comme une œuvre religieusement utile aux hommes, et ce qu'ils disent aux dédicataires sur les mérites chrétiens des *Lectiones* s'adresse directement à tout lecteur en guise d'achalandage catéchétique ; *Sunt enim in hoc opere quam plurima tuis studiis non abhorrentia tractata loca, quum ex omni philosophia, tum hac nostra sanctissima Christiana*¹²⁷ (« Il y a de fait dans cet ouvrage de très nombreux passages qui ne sont pas inconciliables avec tes études, extraits à la fois de toute la philosophie, et de notre très sainte pensée chrétienne »). La prédilection pour les gens d'Église vise d'ailleurs à souligner que l'œuvre rejoint la pratique des Pères et docteurs, et du même coup, propose à ces clercs d'imiter les Pères. C'est tout le sens de la préface de Camillo Ricchieri à Angelo Bragadin, noble Vénitien, et professeur dominicain :

*Nam in prisca ecclesia et hac nostra, qui summi semper habiti sint, magna cum laude in his etiam literis uersati sunt. Id confirmatius ut credam, facit Origenes Adamantius, in quo uiro tanta fuit eruditio, ut etiam acerrimi hostes sanctissimae religionis nostra, quales Porphyrius, Proclus, alii, faterentur eum exactissimam omnium liberalium disciplinarum cognitionem tenere. Facit Eusebius Pamphili : faciunt Gregorii, alter Nazianzenus, Nyssenus alter : atque huius frater Basilius uere Magnus, qui post acceptum baptismum rhetoricen professus est ali-quamdiu, quod munus adeo magnifice impleuit, ut Libanius sophista celeberrimus, suas declamationes Basilii censurae subiiceret, Nazianzenus magnificentius contempsit : quantum tamen et in hac parte potuisset, ostendunt orationes tanto artificio elaboratae, ut ueluti Christianum quendam Demosthenem agnoscas. Hic tamen non rhetoris sed theologi cogno-mentum promeruit. Huc non aduocabo inter Latinos Tertullianos, Cyprianos, Hieronymos, Augustinos, et quos multos habet nostrum, uel hoc solo nomine felicius, seculum. [...] Nec tamen eo spectat oratio mea, ut cuperem grauioribus de manu excussis literis studiosos per-petuo hic haerere, sed ostenderem quam non obfuerint tractantibus sacra, quantumque potius praesidii, ubi cum cauillosis congregiendum haereticis, attulerint : quod quum multi, tum tu Angele doctissime, ac Venetae nobilitatis praecipuum decus, omnium optime uides, quippe qui in hoc spatio magna cum laude decurristi, et iam maiore cum admiratione res maximas administrasti : ut nobis dubitandum relinquas, maior ne in te scientia rerum an peri-tia sit literarum*¹²⁸.

Car dans l'ancienne Église et la nôtre, ceux qui ont toujours été tenus pour les plus grands sont ceux qui s'intéressaient remarquablement aux lettres. Origène me le fait croire plus assurément, homme en lequel il y avait une si grande érudition que même les adversaires les plus acharnés de notre très sainte religion, tels Porphyre, Proclus et les autres, avouaient qu'il détenait une connaissance très précise de toutes les disciplines libérales. Eusèbe de Pamphlie me le fait croire : ou les Grégoire, celui de Naziance, et celui de Nysse : et le frère de celui-ci, Basile le Grand, qui après avoir reçu le baptême enseigna la rhétorique un certain temps, charge qu'il remplit si magnifiquement que le très célèbre sophiste Libanius soumettait ses déclamations à la révision de Basile ; mais charge que Grégoire de Naziance a méprisée plus magnifiquement encore : cependant ses oraisons élaborées avec un si grand art que l'on eût dit que c'était une espèce de Démosthène chrétien, montrent combien il était doué dans ce domaine. Il a néanmoins mérité le surnom non pas de rhéteur mais de théologien. Ici je n'invoquerai point parmi les Latins les Tertulliens, les Cypriens, les Jérômes, les Augustins, et les nombreux que possède notre siècle, qui à ce seul titre est plus heureux. [...] Cependant mon discours ne vise pas à attacher pour toujours les étudiants à l'importante littérature manuscrite, mais à montrer qu'elle ne fait pas obstacle à ceux qui s'occupent de la religion, et combien grand fut le secours qu'elle apporta quand il fallait combattre de cauteleux hérétiques. Si beaucoup le voient, toi entre tous, tu le perçois le mieux, très savant Angelo, principal éclat de la noblesse vénitienne, toi qui en cet espace littéraire as fait un remarquable parcours, et qui as administré les plus grandes charges en suscitant une plus grande admiration encore : au point que tu nous laisses devoir douter de ce qui est plus grand chez toi, ta connaissance du monde ou ton expérience des lettres.

¹²⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XIX.*

¹²⁸ *Ibidem.*

Dans ce passage, Camillo ne se contente pas d'affirmer l'utilité religieuse des *Lectiones*, mais par de nombreux exemples fait une espèce de promotion chrétienne de l'ouvrage en tant que la connaissance des humanités est aussi ce qui a produit les plus grands saints et savants de l'Église ! Le procédé est d'autant plus flatteur, qu'il met sur le même plan Origène, Eusèbe, Basile, etc., avec le dédicataire. Notons d'ailleurs que Camillo soutient habilement que les humanités permettent de combattre les hérétiques et les adversaires de la religion chrétienne, en citant Proclus et Porphyre, alors qu'ils sont eux-mêmes cités et convoqués par son oncle ; tout en prouvant l'utilité sainte des études humanistes, et donc la possibilité de rivaliser avec les Pères de l'Église par la lecture des *Lectiones*, il escamote les références et le tropisme néo-platoniciens de son oncle ; aussi le lecteur est-il enclin à considérer qu'Angelo Bragadin approuve les propos de Camillo, et donne son aval aux doctrines de Rhodiginus. Autrement dit, si la *pietas* est ce qui préside aux choix des amis et même définit le lien amical, il n'en reste pas moins que le patronage des membres du clergé permet aux Ricchieri d'exhiber eux-mêmes une piété irréfragable et, ainsi, d'exposer des pensées dont l'orthodoxie est rendue indubitable. Osons le dire poétiquement. Grâce à ces préfaces-encensoirs, Rhodiginus, en bon clerc, ne commence son ouvrage qu'il n'ait auparavant tout purifié¹²⁹ et encensé : et ses dédicataires, et son œuvre, et surtout, lui-même.

LES AMIS DE LA FAMILLE

Le dernier lien d'*amicitia* renforcée, et même causée, par la *pietas* est celui qui repose sur les liens de parentèles, et sur la reconnaissance des Ricchieri envers les parents de leurs dédicataires¹³⁰ ; Rhodiginus, nous l'avons vu, dédicace une préface à Pier Antonio Silvestri, le fils de son protecteur Girolamo Silvestri, Camillo en adresse une à Francesco Malagugino, dont le père Bernardino avait aidé financièrement Rhodiginus, et dédicace même un des livres à Antonio Maria da Molino, le fils de Lodovico da Molino, alors que ce dernier avait pris la décision d'interdire toute charge à Rhodiginus. Nous pouvons remarquer que les préfaces servent ainsi de *locus memoriae*, pour reprendre l'expression de Stéphane Rolet¹³¹ au sujet des préfaces des *Hieroglyphica* de Pierio Valeriano, que l'auteur conserve systématiquement à chaque réédition malgré le décès de certains dédicataires. Car la *pietas* des Ricchieri devient en quelque sorte garante de la mémoire des bienfaiteurs morts de Rhodiginus et, dans l'édition de 1542, de la mémoire de Rhodiginus lui-même et de ses dédicataires défunts¹³². Et de fait, le lien amical avec les enfants des bienfaiteurs est presque un lien du sang, dans la mesure où les protecteurs sont présentés comme des pères, ce que dit Rhodiginus au fils Silvestri :

*me non quidem amico, quod ipsum foret tamen uel grauissimum uulnus, sed parente optimo plane orbatum, uirulentiae ac pestiferis quorundam ingeniis inermem expositum sentirem. [...] Sed enim qui es ipse tanti haeres uiri et aemulus, aegro animo ueniam (opinor) non inficiabere*¹³³.

¹²⁹ Les mots *pietas* et *pius* en latin seraient d'ailleurs issus du proto-indo-européen **piH-io* (« purifier »). Voir M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, p. 468-469.

¹³⁰ Ils rejoignent Cicéron qui considère que la parenté rend les hommes plus proches : Cicéron, *De Officiis*, I, 17. Voir aussi *supra* p. 10, n. 45.

¹³¹ S. Rolet, « Valeriano et la tentation de l'Académie », *Les Académies dans l'Europe humaniste, Idéaux et pratiques*, Actes du colloque international de Paris (10-13 juin 2003), éd. M. Deramaix, P. Galand-Hallyn, G. Vagenheim, J. Vignes, Genève, Droz, 2008, p. 385.

¹³² C'est tout particulièrement le cas dans la préface au livre III, qui a été allongée entre les deux éditions alors que son dédicataire, Mattarelli, était mort depuis vingt-deux ans en 1542. Voir *supra*, p. 25.

¹³³ *Lect. Ant. Praef. ad XXIV*.

Je sentais que j'avais perdu, non point un ami, car la blessure en soi était extrêmement grave, mais le meilleur père, et que j'étais exposé sans armes à la violence et aux esprits pestiférés de certains. [...] Mais toi qui es l'héritier et l'émule d'un si grand homme, tu ne renieras point, je pense, ma faveur avec mauvaise humeur.

La citation est intéressante car Rhodiginus présente son lien avec Girolamo tel un lien de filiation. Le raisonnement pourrait se résumer à dire « les parents de mes amis sont mes amis » ; et ce, de façon d'autant plus prégnante que le système d'alliance familiale est un ciment de sociabilisation dans les villes du Nord de l'Italie. Mais si l'on essaie de définir l'*amicitia* dans son articulation avec la piété filiale, il semblerait que les liens d'affections soient conditionnés par les amitiés des ancêtres. D'une certaine façon, les Ricchieri réinventent une topique de la dédicace tardo-antique qu'a identifiée Jean-Baptiste Guillaumin, à savoir la dédicace à son fils, mais en fondant, dans un même mouvement réciproque, cette transmission didactique sur l'amitié, et l'amitié sur la filiation¹³⁴.

Hérédité de l'amitié

Un exemple particulier nous pousse à voir une espèce de transmission héréditaire de l'amitié, au-delà de la simple alliance sociale entre famille, sur un mode féodal. Il s'agit des préfaces de Camillo adressées aux membres de la famille Roverella ; au comte Giovanni Roverella¹³⁵, à ses trois fils (l'abbé Ottaviano, le prieur Lattanzio, et le comte Pietro¹³⁶), ainsi qu'à son frère Filo Roverella, évêque d'Ascoli, à la famille duquel Camillo se dit dévoué¹³⁷. Outre le fait qu'il s'agit d'une grande maison de Rovigo, nous avons d'abord été étonné d'une présence si significative dans les préfaces des membres d'une même famille. Or, il s'avère que la grand-tante paternelle du comte Giovanni Roverella et de Filo (la sœur de leur grand-père Pietro, ambassadeur à Venise)¹³⁸, Maria Giglia Roverella, est elle-même la grand-mère de Celio Calcagnini, le grand ami de Coelius Rhodiginus, qui était si proche de Celio qu'il aurait choisi son nom humaniste de *Coelius* d'après lui¹³⁹. En conséquence de quoi, Camillo Ricchieri considère comme amis les cousins et neveux du grand ami de son oncle ; c'est-à-dire que l'amitié se reproduit et se transmet de façon avunculaire. Nous pourrions aller plus loin ; de même que Rhodiginus a pris Celio Calcagnini comme patron onomastique, de même Camillo Ricchieri, neveu de Rhodiginus, choisit comme ses patrons au sein de la société les neveux de Celio Calcagnini. Notons d'ailleurs que dans toutes les préfaces Rhodiginus, même quand Camillo fait référence à lui, est désigné comme *Lodovicus Caelius* (avec son prénom civil d'abord, au sens qu'il parle moins en humaniste – puisque le nom de l'auteur des *Lectiones*, tel que présenté dans le titre, est seulement *Caelius Rhodiginus* – qu'en ami intime), tandis que Camillo ne prend pas de nom humaniste, mais réactive et assume la filiation sociale, en

¹³⁴ Voir J.-B. Guillaumin, « Modalités et fonctions de la dédicace », p. 346-349.

¹³⁵ *Lect. Ant. Praef. ad IV.*

¹³⁶ *ad uos doctissimi bonarum literarum cultura micantes Octaviane abbas meritissime, Lactanti prior dignissime, Petre comes illustris, mihi omniuaque patroni obsequiosissimi* (« à vous qui êtes si savants et brillants par votre culture des belles lettres, Ottaviano, abbé fort estimable, Lattanzio, fort digne prieur, Pietro, illustre comte, mes patrons pleins de complaisance en toute circonstance »), *Lect. Ant. Praef. ad IX.*

¹³⁷ *Eo gratius accipies, quo libentius ad te id destinatum adscribo, meque magnificae tuae familiae perpetuo affectum aequis respicere oculis non dedignaberis. Vale.* (« Vous le recevrez d'autant plus agréablement, que j'inscris plus volontiers cette dédicace à votre endroit, et vous ne jugerez indigne que je respecte toujours d'un immuable regard l'affection que je voue à votre magnifique famille. Adieu. »), *Lect. Ant. Praef. ad II.*

¹³⁸ Pour plus de clarté, voir annexe III, l'arbre généalogique des Roverella.

¹³⁹ Si l'on en croit l'unique source de cette information, G. Bronziero, *Istoria delle origini e condizioni de' luoghi principali del Polesine de Rovigo*, Venise, 1748, p. 122.

mentionnant la famille Ricchieri¹⁴⁰. De fait, il semble que l'*amicitia*, en tant que sentiment d'affection, perpétue un geste de reconnaissance qui assujétit de façon originale le choix des amis à la parenté, et Camillo le dit par ailleurs à Barbuglio :

*Tu interim ornatissime uir, hunc undecimum librum antea iam a patruo tibi destinatum, ac a nepote tandem exhibitum leges, simulque pro tua humanitate parem amorem atque benevolentiam ueluti haereditario iure in me deriuatam, facile agnosces*¹⁴¹.

Vous, très illustre père, lisez cet onzième livre qui vous avait été dédié par mon oncle et qui vous est enfin offert par son neveu, et reconnaissez en même temps avec aisance un égal amour et une égale bienveillance à la faveur de votre humanité, comme si elle m'était échue par droit de succession. Adieu.

Ce devoir héréditaire, là encore, n'est pas gratuit ; en effet, nous ne savons si l'ouvrage publié en 1542 a été intégralement rédigé par Rhodiginus, puisque le seul manuscrit conservé est celui de l'édition de 1516. Aussi est-il fort probable que certaines parties aient été rédigées par Camillo Ricchieri lui-même¹⁴², en sorte que ces démonstrations de piété filiale dans la sélection des dédicataires sont aussi une façon d'exhiber la piété qu'il a envers la mémoire de son oncle, fondant ainsi sa propre légitimité à poursuivre son ouvrage et à l'achever. La dédicace elle-même est présentée comme la pieuse observance des vœux de Rhodiginus dans la préface à Campagnella : *Quod quum arctissime obseruare, eius sanctissima incepta prosequutus, tota mente decreuerim [...]*¹⁴³ (« Comme j'ai décidé de tout cœur d'observer très étroitement ce projet, en poursuivant sa très sainte entreprise [...] »).

Cette manière de faire étalage de ce qu'il a pieusement honoré un devoir filial est d'autant plus ironique que nous savons que Campagnella est mort en 1564, et n'a sans doute pas connu Rhodiginus, mort en 1525 ; et quoique Camillo Ricchieri dans cette préface vante les bienfaits de Francesco Campagnella à l'égard de la famille Ricchieri, il est fort probable qu'il ne parle que des bienfaits qu'il a lui seul reçus ; en tout cas, il semble invraisemblable, au vu du décalage générationnel, qu'il ait été dans les desseins de Rhodiginus de dédier une préface à Francesco Campagnella.

Les Lectiones antiquae comme projet familial

Or la valeur pieuse, ici exhibée, des actes de Camillo, qui reproduit, soi-disant, fidèlement les desseins de son oncle, permet de légitimer sa participation à l'œuvre ; s'il montre que c'est par piété qu'il a scrupuleusement respecté les vœux de dédicace de Rhodiginus, alors c'est tout aussi pieusement qu'il aura achevé les *Lectiones* ; et le lectorat ne peut le soupçonner dès lors d'avoir contrevenu au projet de son oncle. Le procédé a quelque chose d'hypocrite car

¹⁴⁰ Il le fait notamment dans sa préface à Francesco Campagnella : *mibi ipsi omnique Richierorum familiae non tantum iunctissimae affinitatis uinculo, sed et affectae benevolentiae cumulis semper propensum* (« Toujours enclin à moi et à toute la famille Richieri non seulement par un lien d'affection extrêmement étroit, mais aussi par des sommets de touchante bienveillance [...] »), *Lect. Ant. Praef. ad XXVII*.

¹⁴¹ *Lect. Ant. Praef. ad XI*.

¹⁴² Ici, nous avouons notre désaccord avec Madame Michela Marangoni qui considère qu'il est indubitable que Rhodiginus soit l'auteur exclusif des *Lectiones* (M. Marangoni, *L'Armonia del sapere*, p. 15). Et quoique nous puissions lire au début de l'ultime chapitre de l'ouvrage *ad diem hunc triginta libros concinnauimus* (« nous avons préparé ces trente livres jusqu'à ce jour »), *Lect. Ant. XXX, 37*, il ne s'agit absolument pas d'une preuve, ni de ce que Camillo n'ait pas rédigé des parties de l'ouvrage, ni de ce que Rhodiginus ait eu le dessein d'écrire trente livres, ni même de ce que cette phrase ait été écrite par Rhodiginus, car de façon suspecte et mystérieuse, nous n'avons pas le manuscrit de l'édition de 1542. Tout au contraire, nous pourrions d'ailleurs voir, dans ce verbe à la première personne du pluriel, un signe de la participation de Camillo.

¹⁴³ *Lect. Ant. Praef. ad XXVII*.

la seule lettre que nous conservions de Lodovico Ricchieri à son neveu Camillo est précisément une lettre d'accusation d'impiété et d'irrespect envers lui (nous la reproduisons *in extenso* en annexe IV). Volonté de racheter sa conduite ou pas... Il n'est pas question que nous psychologisons la question ; en revanche, le contraste entre cette archive biographique et la piété filiale revendiquée en préface est saisissant, et nous comprenons que l'exercice au sein de ces seuils n'est pas de retranscrire une réalité affective, mais de mettre en scène un ethos familial.

En conséquence, les éloges des membres d'une même famille, notamment des Roverella, sont en filigrane au bénéfice des Ricchieri ; la cohérence des bienfaits des Roverella à Rovigo résonne absolument avec le projet littéraire de l'oncle et du neveu. Lorsque Camillo écrit au comte Giovanni Roverella :

*Quid enim autem quantumque Bartholomaei reuerendissimi cardinalis, Philaeque patris tui, Laurentii, Nicolaique, atque aliorum e Roverella genitura sanctissimae praelaturae Rhodiginis conciuibus honori utilitatique profuerint, sciunt qui non toruis respicientes superciliis literatas nostrae patriae doctiorum elucubrationes nouerunt*¹⁴⁴.

De fait, en quoi et combien ont été profitables à l'honneur et l'utilité des concitoyens de Rovigo les très saintes prélatures de Bartolomeo le très révérend cardinal, de Filasio votre père, de Lorenzo, de Niccolò, et de tous les autres issus de l'engance Roverella, ils le savent, ceux qui connaissent les travaux littéraires de notre patrie de savants, pour peu qu'ils y jettent des regards qui ne soient farouches.

D'une part, l'influence même de la famille Roverella devrait être reconnue des lettrés ; autrement dit, les bienfaits des Roverella se retranscrivent dans l'œuvre de Rhodiginus dont ils ont été les mécènes, et dont l'œuvre constitue la matérialisation de leurs bienfaits envers lui ; Camillo en sous-texte les remercie d'avoir rendu célèbre Rovigo, par le simple fait d'aider son oncle, le seul qui ait fait briller littérairement leur ville. D'autre part, en nommant les membres de cette famille et en les complimentant sur l'influence littéraire qu'ils ont eue sur Rovigo, Camillo de façon réflexive dessine les mérites et le dessein commun de la famille Ricchieri. Encenser la famille Roverella, c'est discrètement montrer les mérites des Ricchieri. Et Camillo fait dépendre leur famille l'une de l'autre ; puisque les Roverella ont aidé les Ricchieri, réciproquement les Ricchieri ont illustré littérairement Rovigo et les Roverella.

Camillo Ricchieri a même un intérêt commercial à faire valoir sa piété filiale envers son oncle ; lésant les dédicataires initiaux de nombreux chapitres que Rhodiginus leur avait dédiés (avec d'autant plus d'aisance d'ailleurs que la plupart étaient morts lors de la parution de l'édition de 1542), par le dédoublement de leur livre d'origine¹⁴⁵, sa fidélité avunculaire sert de sauf-conduit à ce qu'il faut appeler un coup de communication, à savoir l'édition finale en trente livres, qui n'est jamais que le fruit d'un redécoupage et d'un étoffement de la première édition. La *pietas* revendiquée de Camillo permet d'occulter sa manœuvre promotionnelle, qui transgresse quelque peu les usages au XVI^e siècle lors des rééditions¹⁴⁶, et même de la justifier dans la mesure où il laisse croire que ce redécoupage était la volonté de son oncle.

Un Marchandage familial

Nous assistons donc, dans ces préfaces, à une espèce de rappel des bonnes œuvres des uns et des autres, des bienfaits reçus ou octroyés par Rhodiginus et Camillo, sur différentes

¹⁴⁴ *Lect. Ant. Praef. ad IV.*

¹⁴⁵ Voir annexe II.

¹⁴⁶ Comme le fait remarquer Raphaële Mouren : « Au XVI^e siècle, dans le domaine du livre humaniste, la règle veut qu'une dédicace reste attachée au texte : elle est en effet toujours rééditée avec lui » (R. Mouren, « Stratégies auctoriales et éditoriales de dédicaces », p. 563).

générations avec la demande d'une réciprocité. Camillo, tout en rappelant à Francesco Malagugino qu'il avait reçu des cours de Rhodiginus, et qu'en contre-partie, sa famille et notamment son père l'avait aidé financièrement, lui demande, en échange de cette préface, aussi de favoriser sa personne et l'ouvrage :

atque eo maxime Lodovicum Caelium mihi patrum, qui et patris tui, totiusque Malagninae prosapiae et ope et opere continue suffultus, ad talem scientiae apicem peruenisse, uere diiudicari potest [...] ac doctissimi quondam tui praeceptoris nepotem libentissimo eo tuo affectu fouebis, quo antiqua in Lodovicum Caelium tuorum collata beneficia prae se ferunt. Vale¹⁴⁷.

On peut vraiment voir que Lodovico Celio mon oncle, qui a été constamment soutenu par les dons et services de ton père et de toute la lignée des Malagugini, est parvenu à un tel sommet de science [...] Et tu encourageras par ton affection d'autant plus généreuse le neveu de ton très savant précepteur d'autrefois, que s'étalent sous tes yeux les anciens bienfaits rassem-blés que les tiens ont eus pour Lodovico Celio. Adieu.

Nous touchons ici au cœur de ce qui rend ces alliances familiales précieuses et nécessaires ; l'amitié est dictée par les devoirs de la piété filiale dans la mesure où ces amis sont liés par des créances ou dettes familiales. L'affection et les faveurs qu'attendent Camillo dépendent donc, sous le mode d'un marchandage, de la reconnaissance des services rendus par son oncle. En termes plus schématiques, les Malagugini ont aidé financièrement Rhodiginus qui, en retour, a rédigé les *Lectioes* – pur produit de cet argent – et formé Francesco, dont Camillo est fondé à réclamer des faveurs « d'autant plus généreuses ». On le voit, cette piété familiale se fonde sur un système de don et contre-don, et les obligations auxquelles astreint la *pietas* viennent d'une conception mercantile du système d'alliance entre familles. Or la préface est le lieu idoine pour un tel commerce si l'on s'en réfère aux travaux de Gérard Genette, qui la définit précisément comme une zone de *transaction*, le « lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public¹⁴⁸ ». Bizarres amitiés, à nos yeux modernes, que celles qui réclament des services en retour ; mais sur fond de liens népotiques, au sens usuel et étymologique du terme, l'on comprend aisément que ces préfaces sont non seulement l'occasion de faire étalage de mérites individuels et familiaux, mais aussi de se rappeler au bon souvenir – ou plutôt, à la dette familiale contractée – de ceux qui ont bénéficié de l'enseignement de Rhodiginus.

Le négoce fonctionne tant et si bien, que Pier Antonio Silvestri, quelques années après que Rhodiginus lui adresse en 1516 une préface, en rappelant combien son père Girolamo l'avait aidé, décide le 14 mai 1523 d'intégrer Lodovico Ricchieri au Conseil de la commune de Rovigo¹⁴⁹, alors même qu'il ne devait y obtenir aucune charge. La préface à l'ami, pour Rhodiginus, avait une finalité d'action efficace, et sur ses dédicataires, et sur son lectorat.

CONCLUSION

Alors que Beatus Rhenanus considérait les préfaces de Rhodiginus comme « très puériles », nous pouvons désormais reconnaître qu'elles ne sont pas, malgré leur aspect protocolaire et formel, tant artificielles, que pleines d'artifices, et que les Ricchieri se livrent à un exercice de haute voltige dans leurs dédicaces. Leur stratégie repose sur l'innovation conceptuelle et sémantique de l'*amicitia* reconfigurée d'après les devoirs de la *pietas*, tels que les concevaient les Romains. La préface choisit donc, d'après les critères d'une piété méritoire

¹⁴⁷ *Lect. Ant. Praef. ad XIII.*

¹⁴⁸ G. Genette, *Seuils*, p. 8.

¹⁴⁹ C. Silvestri, *Vita di Lodovico Celio detto il Rodigino*, p. 201-202 ; et C. Cessi, *La cacciata di Celio Rodigino da Rovigo*, p. 22-23.

– à savoir que le degré de piété dans un domaine consacre la valeur amicale – en priorité Rovigois, ecclésiastiques, et membres de familles alliées, selon cette nouvelle définition, en même temps que les rapports d'amitiés sont eux-mêmes restructurés en fonction des modes d'expression même de la piété patriotique, religieuse, et filiale ; tantôt Rhodiginus encense les mérites d'un compatriote avec la même ferveur qu'il veut illustrer Rovigo à travers le monde entier, tantôt les clercs sont l'objet d'une dévotion religieuse, tantôt les Ricchieri se montrent filialement dévoués aux fils de leurs bienfaiteurs ; preuve insigne, si nous en doutions encore, que l'amitié est ritualisée à la Renaissance¹⁵⁰. La *pietas* définit de ce fait et le moteur de l'*amicitia*, et son degré, et sa qualité, et sa forme (au sens qu'elle en fixe les modalités d'interactions). Elle est même – pour filer l'usage du vocabulaire aristotélicien –, pour les Ricchieri la cause finale de l'amitié ; puisque ces préfaces aux *amici* doivent servir d'une part à solliciter la piété des dédicataires (soit pour promouvoir l'ouvrage de leur compatriote Rhodiginus ; soit pour solliciter des prières ; soit pour que des familles alliées continuent à accorder leurs faveurs). D'autre part, les préfaces signifient la piété des Ricchieri eux-mêmes dans une optique d'auto-justification (notamment dans la volonté de Rhodiginus de racheter l'« ingratitude » dont il aurait fait montre envers sa patrie), afin de conférer une caution morale aux *Lectiones*. Elles font à la fois de Rovigo une nouvelle Rome littéraire par l'éloge des Rovigois, et rehaussent ainsi le prestige de Rhodiginus lui-même ; elles servent de gage à la conformité dogmatique (au christianisme) des *Lectiones*, et enfin elles légitiment la possible continuation de l'ouvrage par Camillo. La préface à l'ami devient *manifestation* de piété, dans les deux sens du terme ; à la fois son expression envers le dédicataire, et sa revendication pour les auteurs et l'œuvre.

Après tout, une préface introduit au contenu d'un ouvrage. Or ces amis pieux, au seuil des livres, servent, tout simplement, à signifier leur pieux contenu. Il reste que, dans cet usage quelque peu cynique de la préface dédicatoire, nous pouvons légitimement nous demander si les sentiments qui la motivent, envers les dédicataires, sont cantonnés au seuil de l'amitié...

ANNEXES

I – Liste des dédicataires

¹⁵⁰ La ritualisation de l'amitié comme institution est très bien explicitée dans : M. Rey, *L'Amitié à la Renaissance*, p. 17-21.

En tête d'ouvrage :

Epistola dedicatoria ad D. Ioannem Dominicum de Cuppis (de Camillo) : Monseigneur Giovanni Domenico de Cupis, protonotaire apostolique et chanoine à la basilique Saint-Pierre, secrétaire du pape Jules II, évêque d'Ostie, cardinal de Trani, et membre du Collège des cardinaux.

Préface générale, *ad Dominum Ioannem Grolierum* (de Lodovico Ricchieri) : Jean Grolier de Servière, Lyonnais, trésorier de France et de Milan, et grand bibliophile.

Préfaces :

II *ad Phil. Rouerellam* (de Camillo) : Filos Roverella, évêque de Toulon en 1515, d'Ascoli en 1518, nonce apostolique auprès de plusieurs princes ; gouverneur de Rome, où il meurt en 1550, ayant assisté au Concile de Trente (bâtitteur du palais Roverella à Ascoli).

III *ad Ioannem Mariam Mattarellum* (de Lodovico) : Giovanni Maria Mattarelli, vicaire de l'archevêque de Ravenne et chanoine, mort le 28 mars 1520, évêque de Casio.

IV *ad Ioannem Rouerellam* (de Camillo) : comte Giovanni Roverella, reçoit le 24 février 1527, de l'archevêque Niccolò Fieschi, le comté de Sorrivoli (en Émilie-Romagne, au Sud-Est de Bologne, proche du Rubicon) dont il est le premier comte.

V *ad Nicolaum Leonicenium* (de Lodovico) : Niccolò Leoniceno (da Lonigo), célèbre médecin et humaniste italien, professeur à Ferrare, Vicence, Venise et Pavie ; ancien professeur de philosophie morale de Rhodiginus à Ferrare.

VI *ad Nicolaum Theupolum* [sic] (de Lodovico) : Niccolò Tiepolo, noble vénitien, ayant fait sa thèse de doctorat en philosophie, il est d'abord sénateur à Venise, puis envoyé en 1522 comme capitaine à Rovigo, et vicomte de la Polésine ; en 1523, il est député avec sept ambassadeurs pour féliciter le pape Clément VII nouvellement élu. Il devient podestat de Brescia en 1528, puis modérateur de l'université de Padoue en 1528. Il est aussi ambassadeur auprès de Charles Quint en 1530. À nouveau, il est député avec sept autres ambassadeurs à Rome, pour saluer Paul III à son élection. De nouveau à Padoue, il devient président de l'université en 1535. Il est encore envoyé en ambassade auprès de Charles Quint en 1536 alors qu'il se trouve à Gênes. Il fut marié en 1522, en sorte que si Lodovico Ricchieri a pu assister au baptême de sa fille, ce devait être entre 1522 et 1525 (date de la mort de Ricchieri). La sixième préface a donc été promptement rédigée après le baptême. Niccolò Tiepolo est mort en 1551.

VII *ad Hieronymum Florentiolam* (de Lodovico) : Girolamo da Fiorenzuola, médecin et philosophe, professeur à l'université de Bologne, où Rhodiginus le rencontre (il ne s'agit vraisemblablement pas du même Girolamo da Fiorenzuola, frère, condamné pour avoir prêché le 2 décembre 1550 que le pape était l'Antichrist, prisonnier au monastère Saint-Dominique de Vérone).

VIII *ad Hieronymum Rubrum* (de Lodovico) : Girolamo Rossi (nous glosons son nom), on ne sait rien de lui si ce n'est ce qu'en dit Rhodiginus : médecin et philosophe de Padoue, à l'université de laquelle il est professeur.

IX *ad Octavianum, Lactantium et Pietrum, de Rouerellis fratres* (de Camillo) : Ottaviano Roverella, abbé ; Lattanzio Roverella, prieur né en 1523 à Cesena en Émilie-Romagne, mort en 1566, évêque d'Ascoli en 1550 ; Pietro, deuxième comte de Sorrivoli, poète et homme de lettres, mort à Cesena.

X *ad Bartholomaeum Pagellum* (de Lodovico) : Bartolomeo Pagella, né à Vicence entre 1446 et 1448. Il devient chevalier en 1470, et occupe un rôle d'importance dans sa ville. En 1523 il est député par Vicence pour prononcer l'éloge du nouveau doge Andréa Gritti, tout comme Rhodiginus pour Rovigo.

XI *ad Bernardinum Barbuleium* (de Camillo) : Bernardino Barbuglio, orateur, prêtre, ami de Lelio Giraldi dès l'adolescence. Il rencontre Rhodiginus à Ferrare. En 1523 il devient coadjuteur de l'église San Pietro à Ferrare, dont il est en 1527 l'unique recteur.

XII *ad Baptistam Egnatium* (de Lodovico) : Giovanni Battista Cipelli, dit Battista Egnazio, prêtre catholique vénitien, philologue, poète et prosateur. Il fut l'élève d'Ange Politien et l'ami d'Érasme. On lui doit de nombreux commentaires sur des œuvres antiques, publiés chez Alde Manuce. En 1515, il est chargé par la République de Venise d'accompagner les procureurs à Milan afin de rendre les hommages à François I^{er} au nom de la Sérénissime. Il est professeur d'éloquence à Venise en 1520.

XIII *ad Franciscum Malagninum* [sic] (de Camillo) : Francesco Malagugino (fils de Bernardino Malagugino, bienfaiteur de Rhodiginus), au conseil de Rovigo en 1519, notaire administratif de Rovigo, puis chancelier de l'évêque d'Adria de 1535 à 1543, ainsi que procureur de la cathédrale Saint-Pierre d'Adria, puis auprès de l'évêque de Modène.

XIV *ad Marcum Musurum* (de Lodovico) : Marco Musuro (en grec moderne : Μάρκος Μουσοῦρος), célèbre humaniste d'origine crétoise, éditeur de nombreux auteurs anciens, grecs ou latins, à Venise chez l'imprimeur Alde Manuce, nommé par le Sénat vénitien censeur des ouvrages imprimés en grec, puis titulaire de la chaire de grec de Venise. Il occupe par la suite la chaire de grec à l'université de Padoue, puis est appelé à Rome par le pape Léon X en 1516 : nommé évêque de Monemvasia, dans le Péloponnèse, il meurt l'année suivante. Rhodiginus l'a soit rencontré à Padoue, soit en travaillant à l'édition aldine des *Lectiones* à Venise.

XV *ad Antonium Mariam Amolinum* [sic] (de Camillo) : Antonio Maria da Molino, médecin et physicien rovigois, ancien élève de Rhodiginus, et fils de Lodovico da Molino qui avait représenté Rhodiginus au Conseil communal en 1504, puis décrété l'interdiction pour Ricchieri d'occuper aucune charge à Rovigo.

XVI *ad Carolum Rhuinum* (de Lodovico) : Carlo Ruini, né à Reggio d'Émilie, en 1456 et mort à Bologne en 1530, juriste, enseignant à l'université de Ferrare, de Pavie, de Padoue et de Bologne, ambassadeur des États pontificaux en 1510. Rhodiginus l'a sans doute connu à Bologne ou à Padoue en 1511-1514.

XVII *ad Hippolytum a Trecci* (de Gian Maria Goretti, l'ami de Camillo Ricchieri qui l'aida à l'impression des *Lectiones* dans leur version complète) : Ippolito Trezzi, abbé milanais, élu supérieur général de l'ordre du Mont-Olivet, de 1532 à 1534, et de 1546 à 1548 ; c'était un proche et mécène du peintre Vasari.

XVIII *ad Franciscum Pilonum* (de Lodovico) : Francesco Pilon, jurisconsulte, docteur en droit canon, vicaire de Bartolomeo Roverella (grand-oncle de Giovanni Roverella et Filos Roverella, et arrière-grand-oncle d'Ottaviano, Lattanzio et Pietro Roverella ; voir annexe III), en 1501 chanoine à Rovigo, vicaire général d'Adria, et de son hôpital. Il fonde un lazaret.

XIX *ad Angelum Bragadinum* (de Camillo) : Angelo Bragadin, noble vénitien, professeur de l'ordre des Dominicains, devenu évêque de Vicenze en 1550 jusqu'à sa mort en 1560.

XX *ad Zachariam Rhodiginum* (de Lodovico) : Zaccaria da Rovigo, chanoine, jurisconsulte (docteur en droit et droit canon), professeur à l'Archiginnasio de Rome. Il est conseiller du pape Adrien VI en 1522.

XXI *ad Antonium Campum* (de Camillo) : Antonio Campo, noble Rovigois, membre du Conseil de Rovigo, ayant eu Rhodiginus comme précepteur (peut-être en philosophie).

XXII *ad Ioannem Mariam Vidonem* (de Lodovico) : le comte Giovanni Maria Guidoni, noble de Modène (alors sous la domination de la maison d'Este, ce qui explique pourquoi Rhodiginus dit de Guidoni qu'il est de Ferrare, où ils ont dû se rencontrer), élu podestat de Mantoue le 27 octobre 1495 sous François II Gonzague, marquis de Mantoue (il est peut-être le frère d'Antonio Guidoni).

XXIII *ad Sebastianum Delium Durantinum* (de Camillo) : Sebastiano Delio, dit *il Durantino* (« le Durantin »), né à Castel Durante (actuellement la ville d'Urbania dans les Marches) au début du XVI^e siècle. Franciscain conventuel, docteur en théologie, il est maître puis tuteur au couvent de San Francesco à Castel Durante. De 1538 à 1541, il est tuteur à l'école publique de Rovigo. En 1554, cependant, il retourne dans sa ville natale, et revient de 1558 à 1561 à Rovigo, où il prononce quelques discours.

XXIV *ad Petrum Antonium Silvestri* (de Lodovico) : Pier Antonio Silvestri, possiblement médecin, fils de Girolamo, le protecteur de Rhodiginus. En 1523 il admet notre auteur au Conseil de Rovigo, et il est député avec lui auprès de la République de Venise pour prononcer l'éloge d'Andréa Gritti.

XXV *ad Franciscus Bembum* (de Camillo) : Francesco Bembo, d'une noble famille vénitienne, podestat de Rovigo en 1540.

XXVI *ad Caelium Calacagnini* (de Lodovico) : Celio Calcagnini, célèbre humaniste et scientifique, né à Ferrare 1479 où il est mort en 1541. Il enseigne à l'université de Ferrare (où Rhodiginus le rencontre vraisemblablement) et sert de diplomate pour la chancellerie d'Hippolyte I^{er} d'Este. Comme Rhodiginus, il aurait inspiré Rabelais. Quoique de plusieurs années son cadet, Celio est le grand ami de Lodovico Ricchieri, qui s'inspire de son prénom pour son pseudonyme humaniste latin.

XXVII *ad Francisum Campagnellam* (de Camillo) : Francesco Campagnella, de Rovigo, docteur en droit et droit canon, jurisconsulte, mort en 1564.

XXVIII *ad Lucam Leonem* (de Lodovico) : Luca Leone, religieux vénitien, théologien, dit d'ordre mineur, possiblement capucin (dans l'église San Canziano à Venise, une chapelle a été fondée par un Luca Leone).

XXIX *ad Nicolaum Genuensem* (de Lodovico) : Niccolò Passeri dit *da Genua*, philosophe et médecin, né en 1455 selon toute vraisemblance, professeur à l'université de Padoue où Rhodiginus l'a rencontré. Nicolas Copernic fait partie de ses étudiants.

XXX *ad Franciscum Venetium* (de Camillo) : Francesco Venezia, d'une noble famille rovigoise, régulateur de Rovigo, ancien élève de Rhodiginus, ayant étudié le droit à Padoue. Le 1^{er} mai 1522, c'est dans sa maison que le père de Lodovico Ricchieri, Antonio Ricchieri (à un âge vraisemblablement très avancé), rédige son testament, avec Francesco comme jeune exécuteur testamentaire.

II – Tableau comparatif de la répartition des chapitres, livres et préfaces entre les deux éditions

Voici un tableau détaillant les transvasements de chapitres entre les seize livres de l'édition de 1516 et les trente de celle de 1542, avec la place qu'occupent les préfaces dédicatoires

selon les deux éditions. Les flèches servent à signifier la redistribution des chapitres dans un livre. Par souci de commodité, nous employons les abréviations *Déd.* pour « dédié », *Lod.* pour Lodovico Ricchieri, *Cam.* pour Camillo Ricchieri, et *Gor.* pour Gian Maria Goretti. Nous ne le précisons pas, mais il va de soi que tous les livres de l'édition aldine dans la colonne de gauche étaient préfacés par Rhodiginus. Nous utilisons l'initiale des prénoms de chaque dédicataire.

<i>Lectionum antiquarum libri XVI</i> Édition de 1516	<i>Lectionum antiquarum libri XXX</i> Édition de 1542
Livre I de 53 chapitres Non dédié	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre I de 22 chapitres Non dédié. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre II de 32 chapitres Déd. à F. Roverella par Cam. </div> </div>
Livre II de 57 chapitres Déd. à G. M. Mattarelli	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre III de 32 chapitres Déd. à G. M. Mattarelli par Lod. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre IV de 25 chapitres Déd. à G. Roverella par Cam. </div> </div>
Livre III de 34 chapitres Déd. à N. Leoniceno	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre V de 14 chapitres Déd. à N. Leoniceno par Lod. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre VI de 20 chapitres Déd. à N. Tiepolo par Lod. </div> </div>
Livre IV de 31 chapitres Déd. à G. da Fiorenzuola	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre VII de 31 chapitres Déd. à G. da Fiorenzuola par Lod. </div> </div>
Livre V de 46 chapitres Déd. à G. Rossi	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre VIII de 19 chapitres Déd. à G. Rossi par Lod. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre IX de 27 chapitres Déd. à O, P, et L. Roverella par Cam. </div> </div>
Livre VI de 50 chapitres Déd. à B. Pagella	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre X de 22 chapitres Déd. à B. Pagella par Lod. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre XI de 28 chapitres Déd. à B. Barbuglio par Cam. </div> </div>
Livre VII de 60 chapitres Déd. à B. Egnazio	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre XII de 21 chapitres Déd. à B. Egnazio par Lod. </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre XIII de 39 chapitres Déd. à F. Malagugino par Cam. </div> </div>
Livre VIII de 53 chapitres Déd. à M. Musuro	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> </div> <div style="border-bottom: 1px solid black; padding: 2px;"> Livre XIV de 21 chapitres Déd. à M. Musuro par Lod. </div> <div style="padding: 2px;"> Livre XV de 32 chapitres Déd. à A. M. da Molino par Cam. </div> </div>

Livre IX de 60 chapitres Déd. à C. Ruini	→	Livre XVI de 25 chapitres Déd. à C. Ruini par Lod.
	→	Livre XVII de 35 chapitres Déd. à I. Trezzi par Gor.
Livre X de 73 chapitres Déd. à F. Pilon	→	Livre XVIII de 40 chapitres Déd. à F. Pilon par Lod.
	→	Livre XIX de 33 chapitres Déd. à A. Bragadin par Cam.
Livre XI de 82 chapitres Déd. à Z. da Rovigo	→	Livre XX de 34 chapitres Déd. à Z. da Rovigo par Lod.
	→	Livre XXI de 48 chapitres Déd. à A. Campo par Cam.
Livre XII de 67 chapitres Déd. à G. M. Guidoni	→	Livre XXII de 32 chapitres Déd. à G. M. Guidoni par Lod.
	→	Livre XXIII de 35 chapitres Déd. à S. Délío par Cam.
Livre XIII de 63 chapitres Déd. à P. A. Silvestri	→	Livre XXIV de 30 chapitres Déd. à P. A. Silvestri par Lod.
	→	Livre XXV de 33 chapitres Déd. à F. Bembo par Lod.
Livre XIV de 61 chapitres Déd. à C. Calcagnini	→	Livre XXVI de 33 chapitres Déd. à C. Calcagnini par Lod.
	→	Livre XXVII de 28 chapitres Déd. à F. Campagnella par Cam.
Livre XV de 39 chapitres Déd. à L. Leone	→	Livre XXVIII de 39 chapitres Déd. à L. Leone par Lod.
Livre XVI de 65 chapitres Déd. à N. da Genua	→	Livre XXIX de 28 chapitres Déd. à N. da Genua par Lod.
	→	Livre XXX de 37 chapitres Déd. à F. Venezze par Cam.

Ce tableau réclame de notre part plusieurs éclaircissements. Il y a un chapitre (*Lect. Ant.* I, 1) qui a été ajouté au premier livre entre les deux éditions, ce qui explique la différence de comput. Notons que seuls les livres IV et XV de la première édition n'ont pas été dédoublés (donnant respectivement les livres VII et XXVIII de la seconde édition).

Ordre et auteurs des préfaces en 1542

Le fait remarquable, dans cette seconde édition, est que la division des livres en deux induit logiquement pour les préfaces une alternance d'auteurs entre Lodovico Ricchieri, qui avait dédicacé ses livres à leur dédicataire originel, et Camillo Ricchieri, se chargeant de dédicacer les nouveaux livres constitués de la seconde partie des chapitres initialement contenus au livre précédent. L'on remarquera cependant qu'étrangement en 1542 les préfaces des livres V, VI, VII et VIII sont de Lodovico sans alternance auctoriale ; cela vient d'abord de ce que la dédicace du livre VI à Niccolò Tiepolo a été rédigée après la première édition par Rhodiginus lui-même (il s'agit de la seule préface de Lodovico Ricchieri qui n'était pas présente dans la première édition), donc Camillo n'a pas eu à se charger de rédiger une

nouvelle dédicace ; et parce que le livre VII (le livre IV de la première édition) n'a pas subi de division, et conserve sa dédicace originelle de Lodovico, sans offrir à Camillo l'occasion de préfacier un nouveau livre (qui eût alors été le huitième). On observe le même phénomène aux livres XXVIII et XXIX, tous deux préfacés par Lodovico, parce que le livre XV de la première édition n'a pas été dédoublé.

Précisons la manière dont il faut lire et comprendre ce tableau ; par exemple, le livre I ayant été scindé en deux, les trente-deux chapitres du livre II dans la seconde édition, dédicacé par Camillo à Filo Roverella, n'avaient à l'origine pas de dédicataire parce qu'ils se trouvaient dans le premier livre. Giovanni Maria Mattarelli, dédicataire originellement du livre II, se retrouve dédicataire du même livre devenu le livre III, mais amputé de la seconde partie du livre II de 1516, si bien que les vingt-cinq chapitres du livre IV de 1542, dédicacé à Giovanni Roverella par Camillo, étaient originellement contenus au livre II dédicacé par Lodovico à Mattarelli. Tous les chapitres des livres dédicacés par Camillo et Gorette (auquel s'ajoute la nouvelle préface de Rhodiginus à Tiepolo) étaient donc contenus dans le livre précédent, et donc dédiés au dédicataire du livre précédent en 1542.

Principes de la découpe des livres par Camillo

Nous remarquerons que la division des livres suit une logique propre qui n'est pas strictement mathématique. Ce qui motive en général la division des livres est un changement de sujet thématique entre des groupes de chapitres. L'on ne s'étonnera donc pas de ce que le livre IX de soixante chapitres dans l'édition aldine n'ait pas été découpé en deux livres de trente chapitres chacun. Ainsi nous pensons que Camillo a dédoublé le livre IX dédicacé à Carlo Ruini après le chapitre 25, car les chapitres 23 à 25 traitaient de l'amour, et soudainement le chapitre 26 se concentrait sur la folie (*Insaniae causa ex Atriae bilis vitio*) sur quatre chapitres, puis sur la perception des couleurs, la raison animale, etc. C'est donc en fonction d'une rupture thématique entre les chapitres que ce chapitre 26 est devenu le premier du livre XVII dont Gorette assure la préface. De même en 1516, à partir de I, 23 Rhodiginus traitait sur près de quatorze chapitres des démons, d'où la découpe du premier livre après son chapitre 22. Ou encore dans la première édition, dès V, 20, seize chapitres faisaient des développements sur la musique, ce qui explique pourquoi Camillo en a fait en 1542 le premier chapitre du livre IX dédié aux frères Roverella, en clôturant le livre VIII après son chapitre 19.

Cette logique, du reste, n'est pas absolument systématique, et nous avouons notre perplexité quant à la découpe du livre XI de la première édition, qui faisait quatre-vingt-deux chapitres, après son chapitre 34 traitant des mâles et des femelles dans le royaume végétal (*De ratione maris et foeminae in plantis*), puisque le chapitre 35, devenu le premier du livre XXI en 1542, s'intéresse à la difficulté de distinguer le sexe des plantes, puis à la raison pour laquelle Jupiter est dit mâle et femelle (*Cur sexus uterque minus in plantis distinguatur. Cur Iupiter dicatur mas et foemina*) ; la logique thématique aurait voulu que ce chapitre soit contenu dans le livre précédent. Certaines découpes nous paraissent donc quelque peu aléatoires. Mais étant donné que l'ordre des chapitres n'a subi strictement aucune altération, et que les Ricchieri se sont bornés à grossir les chapitres plutôt que d'en ajouter, nous pensons qu'ils ne considéraient pas que les livres formaient un ensemble cohérent, mais que c'est la *uarietas* à l'échelle du chapitre qui constituait une entité ordonnée, comme une espèce d'unité microcosmique. Nous supposons de même que c'est la succession hétéroclite de l'ensemble des chapitres, laissée intacte entre les deux éditions, qui importait en tant que *dispositio* cultivant l'effet de surprise, plutôt que la division en livres. Et nous osons même avancer l'hypothèse que le dessein originel de Rhodiginus – et peut-être avait-il cru atteindre cette somme en 1516 – était vraisemblablement de composer un ouvrage de neuf cents chapitres,

pour la valeur ésotérique que les occultistes confèrent à ce nombre, à l'instar des *900 Conclusions* de Pic de la Mirandole¹⁵¹, en sorte que la conservation de leur ordre entre les deux éditions laisse penser qu'une *occulta concatenatio*¹⁵² les relie.

Division en livres et choix des dédicataires entre 1516 et 1542

Quand bien même l'ordre des chapitres primerait sur la division en livres, il semble que Rhodiginus dans la première édition a tenté de choisir les dédicataires de ses préfaces en fonction des thèmes des premiers chapitres qui ouvraient chacun de ses livres, ce qui paraît justifier la division en livres et leur différente dédicace. De façon intéressante, le chapitre inaugurant le livre III (livres V et VI de 1542), dédicacé à Niccolò Leoniceno, narre la guerre de la ligue de Cambrai dans la Polésine, et détaille la façon dont Rhodiginus l'a subie ; le choix de Leoniceno vient de ce qu'ils ont vécu les mêmes troubles, dans la même région, en tâchant d'assurer les mêmes charges universitaires. L'expérience partagée¹⁵³ explique à la fois l'inauguration d'un nouveau livre et la sélection spécifique de ce dédicataire.

Rhodiginus fait parfois correspondre la fonction d'un dédicataire avec les sujets des premiers chapitres du livre qui lui est dédié ; c'est le cas du livre X (livres XVIII et XIX de 1542), offert à Francesco Pilon, juriste expert en droit canon, dont les cinq premiers chapitres s'intéressent aux coutumes, lois et mœurs à Sparte. Mais on le voit plus explicitement au livre II (livres III et IV en 1542), dédié à Giovanni Maria Mattarelli qui semble avoir été choisi pour sa charge épiscopale, en corrélation avec les onze premiers chapitres de ce livre qui traitent de la prééminence de l'homme et de ses rapports avec la divinité.

Ce lien entre les dédicataires et les premiers chapitres de leur livre peut aussi se fonder sur les qualités du dédicataire que Rhodiginus exprime en préface. Si le livre IV (livre VII de 1542), qui s'ouvre avec six chapitres sur la poésie, est dédié à Girolamo da Fiorenzuola, c'est vraisemblablement en raison de son érudition et de ses qualités littéraires, puisque Rhodiginus dit de lui en préface que les lettres lui tiennent lieu d'îlots (*ipsam id literarum nomen, quae tibi insularum loco sunt*). De même les considérations métaphysiques sur Dieu dont traitent les neuf premiers chapitres du livre XII (livres XXII et XXIII en 1542) paraissent en interdépendance avec les qualités de Giovanni Maria Guidoni, qui est dit « défenseur de la vérité chrétienne » (*sic Christianae veritatis assertorem te ubique praestas*). Rhodiginus lui explicite très clairement la connexion entre le thème des premiers chapitres de ce livre et son choix de le lui dédicacer :

Quoniam Liber hic, qui est futurus nostri laboris duodecimus, ab inenarrabili diuinae maiestatis ratione orditur, in qua Veterum Sapientum ingenia mire halucinantia, multiplici errore obseptata se torserunt, quod

¹⁵¹ Au sujet du nombre 900, Pic écrit : *Sed placuit in eo numero, utpote mystico, pedem sistere. Est enim (si uera est nostra de numeris doctrina), symbolum animae in se ipsam oestro Musarum percitae recurrentis* (« Mais j'ai voulu m'arrêter à ce nombre, en tant qu'il est mystique. Il s'agit en effet (pour peu que notre doctrine numérolgique soit vraie), du symbole de l'âme qui retourne en elle-même quand elle est enflammée du délire prophétique qu'inspirent les Muses. »), Lettre du 12 novembre 1486, citée par G. Di Napoli, *Giovanni Pico della Mirandola e la problematica dottrinale del suo tempo*, Rome-Paris-Tournai, Desclée, 1965, p. 124, n. 11.

¹⁵² Nous reprenons ici une expression que Pic emploie lui-même dans son *Apologie*, in Pic de la Mirandole, *Opera omnia*, Bâles, H. Petrus, 1554, vol. 1, p. 235. Notre rapprochement n'est pas fortuit, car Rhodiginus cite, sans le nommer, de nombreuses fois Pic, dont il était un fervent lecteur, et nous pensons que la miscellanée que forment les *Lectiones antiquae* procède d'une construction néoplatonicienne. Les *900 Conclusions* de Pic elles-mêmes ne sont pas étrangères à la *dispositio* d'une miscellanée, puisqu'en parlant de leur agencement en avant-propos, il dit avoir procédé *quasi per satyram, omnia simul mixta* (« Comme dans un pot-pourri, où tout est mélangé à la fois ») (Pic de la Mirandole, *Conclusiones*, in *Opera omnia*, Bâles, H. Petrus, 1571, vol. 2, p. 63).

¹⁵³ C'est notamment à partir de ces « menus faits de la vie », comme le dit Stéphane Rolet, que l'humaniste Valeriano choisit ses dédicataires, toujours en rapport avec le contenu des livres de ses *Hieroglyphica* (S. Rolet, « Valeriano et la tentation de l'Académie », p. 382).

necdum Veritatis arcanum intimis oclusum penetralibus, in Lucem ab intelligibili productum Sapientia foret, facturum me operae pretium, arbitratus sum, quando mutua nobis necessitudine peruinctos, certum est, in singulis nostri operis uelut Propylaeis, amice consultare, si ad libelli huius partes te aduocaro potissimum.

Puisque le livre que voici, qui doit être le douzième de notre ouvrage, commence par le caractère ineffable de la majesté divine, au sujet duquel se sont tourmentés les esprits des anciens sages, qui étaient emplis d'incroyables illusions, et obstrués de nombreuses erreurs, car l'arcane de la vérité, enclos en des tréfonds abyssaux, n'avait pas encore été produit au jour par une sagesse intelligible, j'ai considéré qu'il vaudrait la peine – car j'ai décidé de saluer amicalement, dans chacune des espèces de Propylées de notre œuvre, ceux qui me sont attachés par une mutuelle affection – de t'invoquer tout particulièrement pour cette partie de mes livres.

Ainsi pour Rhodiginus, la découpe d'un livre dépend de deux facteurs complémentaires : le sujet des premiers chapitres qui l'ouvrent, et leur concordance thématique avec la personnalité du dédicataire. Les préfaces servent donc à personnaliser un livre¹⁵⁴, dans un double mouvement : elles permettent d'individuer des chapitres en livre selon un thème qui soit en lien avec le dédicataire, et par la dédicace elles annoncent, et assurent, la cohérence de la division thématique des chapitres en livre¹⁵⁵. L'on remarquera par ailleurs que Rhodiginus fait ici valoir que c'est bien le sujet des premiers chapitres qui seul motive et la création d'un livre, et sa dédicace, mais pas l'ensemble des chapitres du livre en soi, ce qui démontre le primat de l'ordre des chapitres sur leur homogénéité au sein d'un livre, qui ne formerait pas en soi une unité.

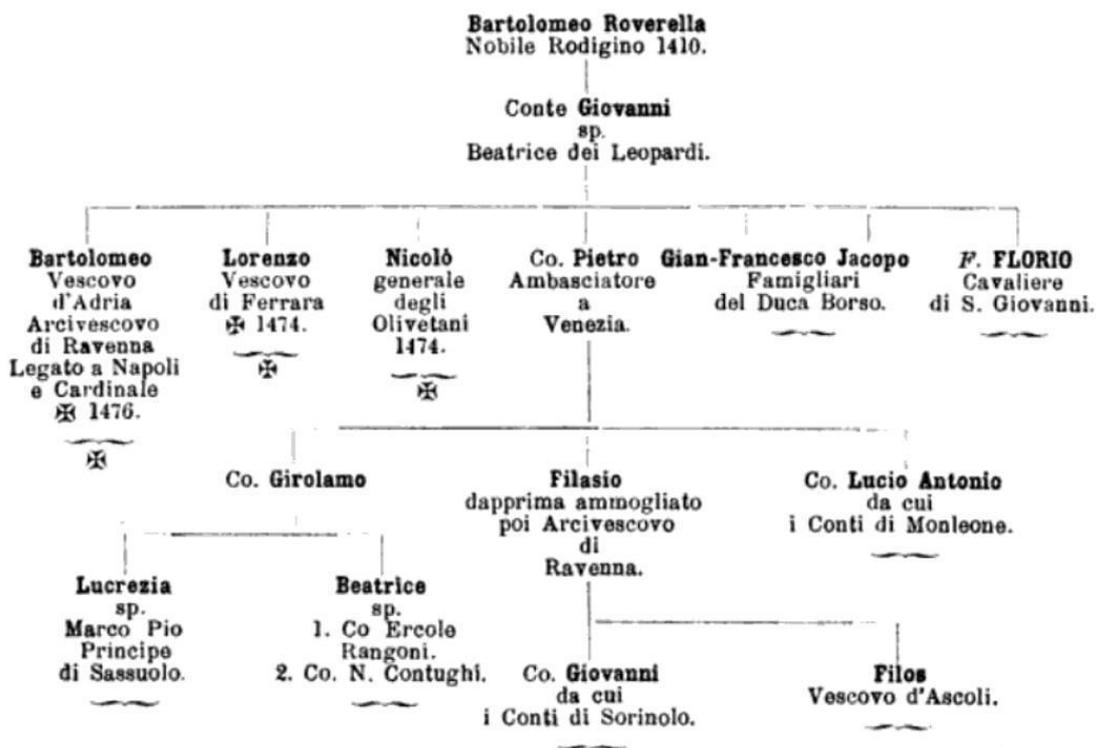
En 1542 en revanche, après l'ajout des préfaces de Camillo, on ne retrouve pas une telle congruence de la découpe avec les spécificités des dédicataires, à part, peut-être, pour le livre XV qui commence avec cinq chapitres sur la vision et la lumière, et qui est dédié à Antonio Maria da Molino, en tant que physicien, et pour le livre II avec ses quatorze premiers chapitres démonologiques dédiés à l'évêque Filo Roverella. Mais dans l'ensemble, Camillo Ricchieri s'est contenté de diviser les livres en fonction de changements thématiques entre les chapitres, et de les dédicacer à des personnages puissants, aux amis – ou aux enfants des amis – de feu son oncle, ou à d'anciens élèves de Rhodiginus.

¹⁵⁴ Comme le fait remarquer Jean-Baptiste Guillaumin dans son étude sur la dédicace chez les encyclopédistes tardo-antiques : « Contrairement aux apparences, la littérature scientifique n'empêche donc pas l'originalité auctoriale ; au contraire, c'est même probablement pour échapper au caractère quelque peu scolaire et impersonnel de la compilation que les auteurs, le plus souvent, utilisent la dédicace. Dédier son ouvrage, c'est lui donner une unité, une identité propre, c'est le faire exister comme objet littéraire ; c'est, aussi, montrer, par la forme brève de la dédicace, que l'on maîtrise les codes nécessaires pour être vraiment considéré comme auteur. Élément de prime abord extérieur et hétérogène, la dédicace contribue donc à renforcer l'appartenance des textes techniques et encyclopédiques à la littérature latine. » (J.-B. Guillaumin, « Modalités et fonctions de la dédicace », p. 356).

¹⁵⁵ C'est là une pratique usuelle chez les auteurs de miscellanées, qui établissent « toujours explicitement ou implicitement une relation entre l'objet dédié et le dédicataire », selon Stéphane Rolet (S. Rolet, « Valeriano et la tentation de l'Académie », p. 380).

III – Arbre généalogique de la famille Roverella

Nous reproduisons ici l'arbre généalogique des Roverella tel que présenté dans : F. Ferruccio Pasini, « Cavalieri ferraresi dell'ordine sovrano di San Giovanni di Gerusalemme », *Giornale araldico-genealogico-diplomatico*, Pise, vol. 16, 1889, p. 169.



En bas de l'arbre, à droite, nous retrouvons Filos Roverella, évêque d'Ascoli (*Lect. Ant. Praef. ad II*), et son frère le comte Giovanni Roverella de Sorrivoli, et non de Sorinolo (dédicataire de *Lect. Ant. Praef. ad IV*). Ottaviano, Lattanzio et Pietro Roverella (dédicataires de *Lect. Ant. Praef. ad IX*) sont les fils de ce dernier, non présents sur l'arbre. Bartolomeo Roverella, évêque d'Adria, archevêque de Ravenne, et cardinal (situé au milieu de l'arbre à gauche), ainsi que ses frères, Lorenzo Roverella évêque de Ferrare et Niccolò supérieur de l'ordre du Mont-Olivet, avec Filasio Roverella leur neveu (père du comte Giovanni et de Filos) sont mentionnés dans *Lect. Ant. Praef. ad IV*. Or, il se trouve que Bartolomeo, Lorenzo, Niccolò, Pietro, Gian-Francesco Jacopo et Florio (en milieu d'arbre) avaient pour sœur Maria Giglia Roverella, la grand-mère paternelle de Celio Calcagnini (mariée à Francesco Calcagnini, 1405-1476, dont elle a eu Calcagnino Calcagnini, 1453-1494, qui eut pour fils, avec Lucrezia Constantini, Celio Calcagnini, 1479-1541).

IV – Lettre de Lodovico Ricchieri à son neveu Camillo

Nous éditons et traduisons ici le manuscrit de la lettre que nous avons pu consulter à Rovigo¹⁵⁶ : Rovigo, Concordiana, Biblioteca dell'Accademia dei Concordi, ms. S. 6, 7 (593 Tamb.)¹⁵⁷.

Accepi litterulas abs te aliquot. Cupis ad me rursum venire : cupis eum locum tenere, quem habuisti prius : sed cupis quod fieri non potest : tua pertinacia et ceruix durissima iter interclusit. An, obsecro te, es oblitus quo te pacto mecum gesseris, cum essem in domo uestra ? Non fui tibi patruus tuus, sed uilis bestia, non praeceptor, sed sterquilinium. Scio quod dicturus sit : peccauit, fateor. Sed heus bone fili, tibi forsitan ignosci potest, illis non potest, qui te armarunt aduersum me, qui tibi consulebant, me contemneres, aut certe me contemnere simulares. Ad eos accede : te illi inuent : te doceant : sumministrent necessaria : nihil ab eo expectandum est, quem in discessu nec uidere quidem uoluisti¹⁵⁸. Non sum futurus, qui fui antea, nec tibi, nec aliis. Si uideor immitis, tibi hoc imputes. Susceperam te in filium, summa amplexabar cura : dabam operam fieres uir praeclarus : fueram tibi omnia relicturus, pauca fortasse, uerum laboribus meis comparata : pro his omnibus iam a te spretus, atque ita spretus, ut nec alloquio dignum me censueris. Scio, simulabas, ita enim optimus te magister edocuerat. At quod stulte simulesti, patieris ex uero, discesque magno malo pertinaciam deponere. Nec ista scribo, quia tua laeter ignominia, nam dolenter mihi contingunt omnia haec : sed ut resipiscas, et denique cogitare incipias quod nunc scis, et quod futurus fueras, si sciuisses uti fortuna. Habes epistolam a me efflagitatam diu. Sed non qualem forsitan uolebas : patienter feras. Ita uoluisti, uel potius ita uoluere, qui ex domo uestra me crudeliter expulere. Non sum plura dicturus, ne indignatione concitatum scribere arbitreris. Tantum dico, de caetero melius te geras cum aliis. Vale, ac uiuas felix. Salutem dicito meis uerbis et patri, et matri¹⁵⁹. Iterum uale¹⁶⁰.

Ludonicus Caelius.

(foris)

ingenuo adolescenti

Camillo Rhycherio Nepoti

Rhodigi

J'ai reçu de toi quelques lettres. Tu désires à nouveau venir à moi, tu désires récupérer la place que tu occupais auparavant. Mais tu désires ce qui est impossible. Ton culot et ta si

¹⁵⁶ Nous tenons à remercier très chaleureusement Madame Michela Marangoni, conservatrice à la Biblioteca dei Concordi, à Rovigo, et auteur du seul ouvrage qui ait étudié les *Lectiones antiquae*, pour avoir spontanément, et avec un enthousiasme très amical, proposé de nous dévoiler cette archive (à l'origine pour que nous puissions vérifier comparativement la graphie manuscrite de Rhodiginus), alors que nous consultions le manuscrit des *Lectiones* en seize livres, et que nous ignorions l'existence de cette lettre ; cette découverte, que nous lui devons, nous lie envers elle des mille obligations de la *pietas* antique, renaissante, et contemporaine.

¹⁵⁷ Elle est par ailleurs citée et retranscrite dans : L. Ramello, *Dodici litteri d'Illustri Rodigini con annotazioni*, Rovigo, A. Minelli, 1845, p. 37.

¹⁵⁸ Rhodiginus fait ici référence à sa disgrâce rovigoise.

¹⁵⁹ Lodovico Ricchieri avait deux frères, Silvestro, dont Camillo était le fils, et Giovanni Maria, père d'Antonio Maria Ricchieri.

¹⁶⁰ On ne peut que constater combien le style quotidien de Rhodiginus tranche avec la syntaxe alambiquée, truffée d'hyperhypotaxes, de ses préfaces ; c'est là la preuve que l'exercice dédicatoire se veut un moment de bravoure stylistique, où la prose est particulièrement ornée.

rude effronterie t'en ont barré la route. Est-ce que, je te le demande, tu as oublié comment tu t'es comporté avec moi quand j'étais chez vous ? Je n'étais plus alors pour toi un oncle, mais un vulgaire animal ; non plus ton précepteur, mais du fumier. Je sais ce que tu vas dire : j'ai fauté, je le reconnais. Eh bien, mon bon garçon, il est sans doute possible de te pardonner, mais impossible de pardonner à ceux qui t'ont armé contre moi, ceux qui t'ont poussé à me manquer de respect, ou du moins à faire mine de me manquer de respect. Rejoins-les donc ; qu'ils t'amuse, qu'ils t'instruisent, qu'ils te fournissent ce dont tu as besoin ; il n'y a plus rien à attendre de celui que tu n'as pas même voulu voir dans cette rupture. Je ne serai plus celui que j'ai été auparavant, ni pour toi ni pour les autres. Si je te semble sévère, tu peux te l'imputer à toi-même ! Je t'avais soutenu comme un fils, je t'embrassais de mes plus hauts soins. Je m'efforçais à ce que tu devinsses un excellent homme ! J'étais prêt à tout t'abandonner, sans doute peu de choses, mais ce qu'ont produit mes travaux. Pour tout cela, me voilà méprisé de toi, et si méprisé que tu ne m'as même pas jugé digne d'une salutation. Je sais, tu faisais semblant, car tu as eu un excellent maître pour te l'apprendre. Et ce que tu as sottement imité, tu dois le supporter à présent, et apprendre par une bonne correction à te défaire de ton culot. Je ne t'écris pas cela parce que je me réjouirais de ton déshonneur, car je suis douloureusement touché par tout cela : mais pour que tu te ressaisisses, et qu'enfin tu commences à réfléchir un peu à ce que tu sais désormais, et à ce que tu serais devenu, si tu avais su faire usage de la fortune. Voilà, tu as la lettre que tu réclames de moi depuis longtemps. Mais sans doute pas celle que tu voulais. Supporte-le avec courage. Tu l'as voulu, ou plutôt l'ont voulu ceux qui m'ont sauvagement jeté hors de chez vous. Je ne vais pas en dire plus, pour que tu ne penses pas que je t'écris sous le coup de la colère. Je te dis seulement, du reste, de mieux te comporter avec les autres. Adieu, vis heureux. Tu diras bonjour de ma part à ton père et à ta mère. À nouveau, Adieu.

Lodovico Celio
(de l'étranger)

Au jeune adolescent
Camillo Ricchieri, son neveu
À Rovigo

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

COELIUS RHODIGINUS, *Lectionum antiquarum libri XVI*, Venise, Aldo Manuzio, 1516 (rééd. Bâle, Froben, 1517 ; Paris, Bâde, 1517).

— *Lectionum antiquarum libri XXX*, Bâle, Froben, 1542. (rééd. Bâle, Froben, 1550 ; Lyon, Haer. J. Junta, 1560 ; Lyon, S. Honorat, 1560 ; réimp. Lyon, S. Honorat, 1562 ; Francfort, Leipzig, Chr. Gerlach et S. Beckenstein, 1566 ; Bâle, Froben, 1566 ; Francfort, Haer. A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1599 ; imp. Genève, Ph. Albert, 1620 ; Leipzig, Francfort, Chr. Gerlach et S. Beckenstein, 1666).

ÉTUDES

COELIUS RHODIGINUS ET LES *LECTIONES ANTIQUAE*

Études anciennes

CESSI, C., *La scuola pubblica in Rovigo*, Rovigo, A. Minelli, 1896.

— *La cacciata di Celio Rodigino da Rovigo*, Rovigo, A. Minelli, 1897.

— *La data della nascita di Celio Rodigino*, Rovigo, A. Minelli, 1897.

MODENA, A., *Della famiglia e della casa paterna di Celio Rodigino*, Padoue, Gallina, 1896.

MORHOF, D. G., *Polyhistor literarius, philosophicus, et practicus* (1707), Lübeck, Fabricius, 3^e éd., 1732.

OLIVA, G., *Celio Rodigino. Saggio biografico dell'età del Rinascimento*, Rovigo, A. Minelli, 1868.

SILVESTRI, C., « Vita di Lodovico Celio detto il Rodigino », *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, éd. A. Calogerà, Venise, Cr. Zane, vol. 4, 1730, p. 157-213.

Études récentes

CAPPELLINI, A., *Polesani illustri et notabili. Compendio biografico*, Genève, M. Terrile Olcese, 1938.

COSENZA, M. E., *Biographical and bibliographical dictionary of the Italian humanists and of the world of classical scholarship in Italy, 1300-1800*, Boston, G. K. Hall, vol. 4, 1962.

DI LENARDO, L., « Le postille erasmiane di Fulvio Pellegrino Morato alle *Antiquae lectiones* di Celio Rodigino », *Dalla bibliografia alla storia. Studi in onore di Ugo Rozzo*, éd. R. Gorian, Udine, Forum Edizioni, 2010, p. 69-86.

GRIGUOLO, Pr., « Notizie sulla scuola pubblica di Rovigo, Ludovico Ricchieri ed Ermico Caiado », *Italia medioevale e umanistica*, 35, 1992, p. 426-428.

— *Grammatici, notai e uomini di cultura nel Polesine tra XIV e XVI secolo : Ricerche d'archivio*, Venise, Deputazione di storia patria per le Venezie, 2001.

MARANGONI, M., *L'Armonia del sapere: i Lectionum antiquarum libri di Celio Rodigino*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, 1997.

— « Ricchieri, Ludovico Maria », *Enzyklopädie des Märchens. Handwörterbuch zur historischen und vergleichenden Erzählforschung*, éd. K. RANKE, Berlin-New York, de Gruyter, vol. 11, 2004, p. 648-651.

PIOVAN, Fr., « La data di morte di Ludovico Ricchieri, il Celio Rodigino », *Quaderni veneti*, 2, 2013, p. 279-286.

AMITIÉ ET PIÉTÉ

ABBRUZZETTI, V., « L'Amitié au couvent », *Arzana*, 13 (*Écritures et pratiques de l'amitié dans l'Italie médiévale*), 2010, p. 39-54.

ALFANI, G., « La famille spirituelle des prêtres en Italie septentrionale avant et après le Concile de Trente : caractéristiques et transformations d'un outil d'intégration sociale », *Annales de Démographie historique*, 1, 2004, p. 137-161.

- BEC, Chr., *Les Marchands Écrivains. Affaires et Humanisme à Florence, 1375-1434*, Paris et La Haye, Monton, 1967.
- DAUMAS, M., (éd.), *L'Amitié dans les écrits du for privé et les correspondances de la fin du Moyen Âge à 1914*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2014.
- *Des trésors d'amitié. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Armand Colin, 2011.
- DENIAUX, É., *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 1993.
- GALAND-HALLYN, P., LAIGNEAU-FONTAINE, S., LEVY, C., VERBAAL, W., (éd.), *La Société des amis à Rome et dans la littérature médiévale et humaniste*, Actes des journées d'étude organisées à Paris (19 février, 12 mars, 14 mai, 18 juin 2005), Turnhout, Brepols, 2008.
- HELLEGOUARC'H, J., *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques à Rome sous la République*, Paris, Les Belles Lettres [C.U.F., thèse de doctorat], 1966.
- JULHE, J.-Cl. (éd.), *Pratiques latines de la dédicace. Permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, Actes du colloque international organisé à l'université de Paris-Sorbonne (12-14 décembre 2011), Paris, Classique Garnier, 2014.
- KLAPISCH-ZUBER, Chr., « Parenti, amici, vicini : il territorio urbano d'una famiglia mercantile nel XV secolo », *Quaderni Storici*, 33, 1976, p. 953-982.
- *La Maison et le nom : stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, EHESS, 1990.
- *L'Ombre des ancêtres : essai sur l'imaginaire médiéval de la parenté*, Paris, Fayard, 2000.
- LOWE, K. P. J., « Towards an understanding on Goro Gheri's views on *amicizia* in early sixteenth-century Medicean Florence », *Florence and Italy: Renaissance Studies in Honour of Nicolai Rubinstein*, éd. P. Denley, C. Elam, Londres, Westfield College Publications, University of London Committee for Medieval Studies, 1988, p. 91-105.
- REY, M., « Communauté et individu : l'amitié comme lien social à la Renaissance. », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 38, n.° 4, Octobre-décembre 1991, p. 617-625.
- *L'Amitié à la Renaissance : Italie, France, Angleterre, 1450-1650*, San Domenico (Florence), European University Institute, 1999.
- ROLET, S., « Valeriano et la tentation de l'Académie », *Les Académies dans l'Europe humaniste, Idéaux et pratiques*, Actes du colloque international tenu à Paris (10-13 juin 2003), éd. M. Deramaix, P. Galand-Hallyn, G. Vagenheim, J. Vignes, Genève, Droz, 2008, p. 369-390.
- SERE, B., *Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2007.
- TEXLER, R. C., *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic press, 1981 ; voir notamment : « The Friendship of Citizens », p. 131-158.
- WAGENVOORT, H., *Pietas : selected studies in Roman religion*, Leyde, Brill [Studies in Greek and Roman Religion], vol. 1, 1980.